

Archives Noël Roussel

Source à citer pour toute utilisation publique : <https://resistanceauquotidien.fr/>

6-MUR_Histoire 1ier CorpsFranc_2

Coupages du journal « Le MUR d'Auvergne »

suite de 6-MUR_Histoire 1ier CorpsFranc_1

- 2 Fin d'année tragique, mais glorieuse
- 4 Découpage au clair de lune **incomplet**
- 5 Essence, nerf de la guerre
- 7 Pourquoi Clermont fut bombardé ? **incomplet**
- 9 L'énigmatique Fernoël
- 11 Coups de main **incomplet**
- 12 Aux mains de la Gestapo **incomplet**
- 16 La terreur à Volvic et la fin de Lespinasse (*Mars 44*)
- 19 L'affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo.
- 24 La belle évasion de Tondeuse **incomplet**
- 27 Grand Sport **(ce chapitre n'est pas repris dans le livre)**
- 31 Complément : Photos de résistants **(pas dans le livre)**

JOUER serré et, tout d'abord, devant l'action grandissante de la Gestapo et des S.S., assurer la sécurité des responsables locaux, en leur imposant des mesures de prudence élémentaires.

La prise du P.C. de Saint-Maurice, les arrestations de la région de Billom, Adémaï, Bouboule et Titi tombés à leur tour aux mains des Allemands, après les Cohalion, Pottier, Sabatier, Laroche, c'étaient autant de risques accumulés sur l'organisation dont nos malheureux camarades connaissaient les rouages.

Et puis, déjà, le débarquement était attendu... Le 11 novembre avait déçu, d'autres fausses alertes les avaient fait battre plus fort les cœurs, et si rien ne confirmait les espoirs tenaces, rien non plus ne venait les décourager.

Dix mille hommes étaient inscrits dans les M.U.R. du Puy-de-Dôme. Cinquante chefs de canton, treize chefs de sous-arrondissement, doublés, maintenant, grâce au colonel Garcie, d'accord avec le colonel Boutet, de treize chefs militaires, étaient coiffés par un Etat-Major départemental où chacun, autour de Gaspard, avait une responsabilité précise. Tous ces anciens soldats ou sous-officiers avaient, simplement, sans brevet d'état-major, réalisé eux-mêmes l'armature de combat qui allait faire ses preuves jusqu'à la libération.

Bénévol s'occupait de l'organisation et des effectifs; Laurent, des services de transport et du matériel; Prince, du maquis, de son ravitaillement, de sa discipline et de son équipement; Dumas, des armes et de leur répartition dans les zones; Irma et Buron, du sabotage des usines et des voies ferrées.

Judex qui, depuis quelques jours avait pris contact avec Gaspard, dans la région de Brioude dont il était l'un des animateurs, allait succéder ces derniers, comme Jean Taveret assistait Laurent et Jean-Pierre, le Tonton et Luc secondaient Prince.

Malin les renseignements étaient

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XVII

FIN D'ANNÉE TRAGIQUE, MAIS GLORIEUSE...

assurés par différents camarades restés sur place et en liaison directe avec Gaspard : Noël, Cristal, Octave à Clermont; Albert (Radeco), à Aulnat; Ric et Rac (Thiodat et Laroche), Maréchal (Chauny), Duchêne (Curabet), à Clermont; Quinquina; Godard à Gerzat; Bellon; Laforge (Coulon) et Cheminant (Rozier), à Clermont, et tous les chefs de sous-arrondissements.

Il était entendu que le colonel Garcie mettrait en rapport avec les responsables locaux les officiers qui accepteraient de diriger les zones, les Madeline, Proust, Eyrulin, etc...



Robert LERICHE

un élément d'élite tué à Volvic par la police de Pétain.

En somme, un véritable état-major, avec ses cinq bureaux fonctionnant en parfaite cohésion, dans un esprit fraternel que l'on ne trouve pas toujours dans les vrais états-majors...

Ainsi, cette magnifique équipe, étroitement soudée, avant même d'avoir été désignée pour cela, se préparait sans le savoir à devenir le futur état-major régional des F.F.I., celui du Mont-Mouchet et de la Truyère, celui de la victoire et de la Libération de l'Auvergne.

Et, pour l'heure, il s'agissait de garantir la sécurité des futures troupes, des « sédentaires » comme on appelait ceux qui n'avaient pas été contraints de prendre le maquis.

Gaspard réunit ses amis et la décision fut prise, à l'approche d'un débarquement présumé imminent et, devant le redoublement de l'action de la Gestapo dans le département, de donner ordre aux responsables de prendre le maquis. Sans doute, beaucoup, non encore inquiétés, ne s'y résoudraient qu'à regret, mais ils devraient obéir, car le bien-être de chez soi ne devait pas faire oublier les dangers graves encourus, comme on venait d'en avoir l'exemple à Billom.

Et puis, il ne pouvait s'agir que de quelques semaines maintenant à passer au maquis, les familles recevaient des subsides. Bref, à la veille de Noël, Gaspard lançait l'ordre suivant qui, dans les quarante-huit heures, atteignait les cinquante cantons du Puy-de-Dôme.

TRES URGENT

INSTRUCTION N° 4

A Billom, 100 arrestations dont une quinzaine de camarades.

Un agent de la Gestapo aurait déclaré que celle-ci avait l'intention de nettoyer quinze cantons de la même façon.

Etant donné qu'il y a plus de 2.000 indicateurs dans le Puy-de-Dôme (une trentaine au minimum par canton rural) on peut s'attendre à une rafle CATASTROPHIQUE si les ordres ci-dessous NE SONT PAS STRICTEMENT RESPECTES.



Marcel LEBOUCC

un héros du corps franc qui participa à de multiples coups de main.

- 1° Toute action doit être arrêtée immédiatement jusqu'à nouvel ordre;
- 2° Tous contacts entre militants doivent être EVITES.
- 3° Les chefs actifs (cantons et communes) NE DOIVENT PLUS COUCHER CHEZ EUX (c'est un ordre), par conséquent doivent prendre le maquis;
- 4° Il est souhaitable que les chefs politiques cantonaux changent provisoirement de DEPARTEMENT (puisqu'ils n'ont pas à participer à l'action);
- 5° Tous documents ou armes doivent être MIS A L'ABRI;
- 6° UN NOUVEAU PSEUDONYME sera choisi par chaque responsable.

Les chefs cantonaux porteront la présente à la connaissance des chefs politiques et chefs communaux dans un délai de vingt-quatre heures et la détruiront.

Le 23 décembre 1943.

Le Chef départemental des M.U.R.,
C O I T.

Tous les camarades de Gaspard et les seconds du colonel Garcie, les Kerviel, Henry, Féry, Barge, avaient participé à la diffusion du message et verbalement, avaient confirmé aux responsables cantonaux les ordres : ne plus rester chez soi, créer des P.C. hors des localités en maintenant le contact étroit avec les militants.

D'une façon générale, ces consignes furent respectées et, si plus tard, certains chefs tombèrent aux mains des Allemands, c'est pour avoir oublié ce principe devenu vital en cette dernière année de lutte : ne plus coucher chez soi.

(A suivre)

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD

Le Directeur Gérant : COULAUDON

(Suite)

Les kilomètres parcourus en ces jours naguère de repos et de fête, à travers les mailles de la Gestapo, ne ralentissaient pas l'ardeur de nos hommes. Trop de choses restaient à faire...

Sur les directives de Rouvres, Gaspard réunissait pour la première fois un Comité secret, composé des membres des différents mouvements de résistance : c'était le premier contact officiel entre M.U.R. et F.T.P., entre les ouvriers (M.O.F.) et les paysans, entre les partis jadis concurrents ayant décidé de participer officiellement à la lutte clandestine dans notre département le parti socialiste et le parti communiste, enfin, entre les maquis et les sédentaires.

C'était la préparation à une unité d'action qui devait s'affirmer fructueuse par la suite.

Ce Comité, le C. D. L. (Comité Départemental de Libération), était présidé par Gaspard (Combat) et ainsi composé : Prince (Maquis), César (Libération), Eldin (P. C.), Aufauvre (P. S.), Montpied (Ville), Denise (F.T.P.), Terrasse (Paysans), Jouanneau (Francs-Tireurs).

Et déjà se formaient des commissions : propagande, presse, action, renseignements, etc... où chacun prenait une responsabilité précise... Dans les départements voisins, d'identiques C. D. L. se formaient, celui de la Haute-Loire, présidé par Andrieu (Blaise), du Puy ; celui du Cantal, par Lépine (Pierre), de Massiac ; celui de

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre XVII

FIN D'ANNÉE TRAGIQUE, MAIS GLORIEUSE...

Montluçon, par Ribières (Vincent) Les président départementaux et



CHENIER

chef de la Résistance à Ambert

des représentants des organisations composaient le Comité Régional de Libération, dirigé par Rouvres, et nous en verrons l'action plus loin.

Gaspard avait créé un journal clandestin, « Le Mur d'Auvergne », dont le premier numéro, sur petit format de couleur verte (espérance !) présentait entre autres les titres ou les rubriques que voici : « Union totale ! », « Nos martyrs », « Représailles », « La Guérilla », « Le Sabotage », « La Rubrique des Déshonorés ».

C'est toute l'histoire de la Résistance résumée dans ces six chapitres, dont certains devaient, hélas, être trop fournis.

Parallèlement à ce travail de propagande et d'organisation, qui n'était d'ailleurs pas sans danger l'équipe avait à appliquer les directives de Londres pour l'action : exécution des traîtres (et nous ne pourrions là-dessus nous étendre, car les ordres d'alors ne sont plus

aujourd'hui en concordance avec la loi !) ; sabotage des usines tra-



DELORT

chef de la Résistance à Sauxillanges
mort en déportation

vaillant pour l'ennemi et, directement ou non, elles y travaillaient toutes !

En effet, telle usine fabriquait des pneus pour telle marque de voitures : celles-ci étaient achetées par l'Allemagne. Telle aciérie livrait sa production, par exemple à Gnome-et-Rhône, et cette dernière firme voyait sa propre production accaparée par l'ennemi... Il fallait à tout prix stopper les unes et les autres, en évitant, si possible, des destructions trop importantes, car la guerre finirait bien un jour !

Et puis, à côté de ces actions ordonnées par le général de Gaulle : tuer les traîtres, arrêter les usines, il y avait, si l'on peut dire, le travail de tous les jours, n'est-ce pas, Laurent ?... la prise de possession des véhicules, du carburant, des armes... et celui de toutes les nuits, n'est-ce pas Philippe ?... malgré la morsure du froid, malgré la pluie ou la neige, l'attente des parachutages, l'anxiété des nuits d'insomnie...

Et cette fin d'année 1943 fut particulièrement pénible pour nos héros qui, sans repos ni sans trêve, devaient, durant deux mois de la plus mauvaise saison, triompher de la fatigue, des difficultés et, forçant la chance par leur audace, porter à l'ennemi des coups répétés et multiples.

Impr. de La Montagne, 28, rue
Morel-Ladecull, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

(Suite)

LES issues de l'usine sont gardées, la nuit est calme... Laurent, aussi à l'aise que s'il était dans son atelier, examine la lourde porte du transformateur... En homme de métier, il tapote le métal épais, détermine l'endroit le plus favorable, ajuste enfin les lunettes préservatrices trouvées aussi dans la forge. Et, le chalumeau à la main, ouvre le gaz... La flamme jaillit, bleue, dans l'obscurité, accompagnée d'un sifflement qui, dans le silence, apparaît plus bruyant...

Les compagnons s'inquiètent un peu... Les rondes allemandes ne vont-elles pas apercevoir la lueur, ou entendre le sifflement ? Ils font cercle autour de l'opérateur, formant écran pour empêcher toute lumière de filtrer.

Et Laurent, tranquillement, découpe... Le fer rougit et peu à peu cède... La fente s'agrandit et bientôt un grand carré se dessine... C'est vraiment une scène étrange que celle-ci : dans la nuit épaisse, ce gaillard placide découpe une porte métallique solide, en pleine ville, à la merci d'une alerte soudaine, ces deux grands zèbres d'Irma et Buron suivant son travail des yeux dans une approbation muette ; à eux de jouer tout à l'heure : enfin, Gaspard et les autres, face à la nuit, retenant leur souffle, prêtant l'oreille aux moindres bruits, fouillant les ténèbres d'un regard méfiant, la Thomson en mains,

prêts à tirer... Cependant que le brave gardien moustachu suppute en lui-même les chances de réussite de nos amis et se demande anxieusement si ses meubles ne vont pas s'envoler vers le ciel et en redescendre en piteux état...

Cinq minutes se sont à peine écoulées que Laurent, s'épongeant le front, contemple avec satisfaction son travail. Un large panneau a été enlevé à la porte et, devant le trou béant, les gars ne peuvent étouffer une exclamation ; une lourde pile de petits sacs remplis de sable colle étroitement à la porte... Les précautions étaient bien prises et une explosion de l'extérieur n'aurait guère endommagé la cabine intérieurement...

Au travail ! Toute l'équipe arrache les sacs, les jette hors de la cabine, créant cette fois une ouverture suffisante pour entrer sans encombre. Irma et Buron,

aides de leurs camarades, placent leurs explosifs soigneusement, dévident le cordeau détonant... L'un après l'autre, les hommes sortent... On va maintenant synchroniser l'explosion de ce transfo avec celle du premier atelier... Ainsi, l'usine ne pourra être remise en marche avant longtemps...

Une voiture est amenée devant le portail, prête à partir ; le gardien et sa femme sont claquemurés dans leur logis... Ils ne risquent rien qu'une émotion... Enfin, après un tour aux bureaux techniques où deux plans sont brûlés, Irma et Buron sont désignés pour allumer en même temps les dispositifs...

Tout se passe sans difficulté, si ce n'est qu'une voiture allemande, passant à moins de cent mètres de l'usine, fait crispier les mains sur les mitraillettes... Ils n'ont rien vu... La voiture s'éloigne dans la nuit.

Et quelques secondes plus tard, Irma, dans un sprint magnifique, accourt. Buron, au même instant, le rejoint. Ça y est, une minute à peine, et tout va sauter...

Et quelques centaines de mètres n'ont pas été franchis qu'une formidable explosion, suivie d'une seconde, retentit dans la nuit calme... Les Allemands ne recevront pas les séries de pièces d'aviation dont ils réclament d'une façon pressante la livraison.

Minuit a sonné... Nous sommes le 1^{er} janvier 1944, l'année de l'espérance, l'année de la libération... Les Laurent, Gaspard, Lamy, Irma, Buron, Léger, roulant vers Vic-le-Comte, pensent à 1943 si tragiquement terminé par St-Maurice et Billom, à 1944 qui s'annonce si dur, si dangereux...

Il faut lutter, lutter toujours, et tenir, tenir jusqu'au bout !

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XX

Découpage au clair de lune

Le « grand-père »

Chassaing est mort

Celui que les gars du corps franc de Laurent avaient baptisé le « Grand-Père » n'est plus. Rapatrié depuis quelques semaines, il est mort des suites des mauvais traitements subis en Allemagne. Arrêté le 16 décembre 1943, torturé, il avait fait front aux Boches et à la Gestapo avec un admirable courage et un patriotisme qui ne se démentit jamais.

Le « Grand-Père » symbolise bien le sacrifice de tant de nos paysans qui, pour avoir été les meilleurs auxiliaires de la Résistance, ont payé de leurs souffrances, de leur vie, un lourd tribut à la Patrie.

Père Chassaing, vous avez rejoint nos jeunes héros, nos Léger Gauthier, Armand Merle, Pierre-le-Canadien, morts, eux aussi, pour la liberté, et que vous aviez si souvent invités à boire le « canon » de rosé dans votre cave.

Les survivants qui vous ont connu ne vous oublieront pas...

Adieu, « grand-père », et que vos enfants restent fiers de vous, car vous avez été un grand Français.

LES réserves d'essence s'amenuisaient... Les affaires d'Authézat, de Pontgibaud, du barrage de Chambonnet, de Romagnat, Cournon, Saint-Babel ou autres lieux avaient permis de tenir jusqu'à fin 1943.

Grâce aux quelques dizaines de milliers de litres récupérés ainsi, l'organisation cantonale était au point, les maquis avaient été ravitaillés, équipés, inspectés régulièrement, les sabotages et coups de mains avaient pu se multiplier. Mais maintenant on touchait au fond des stocks, la situation était alarmante, et cela au début d'une année qui s'annonçait décisive.

On a vu que Gaspard, Laurent, et Judex, lors de la destruction de l'usine de Massiac demandée par Londres, avaient pu obtenir de précieux renseignements sur un dépôt existant dans le Cantal, à Saignes. On annonçait des chutes de neige au nord du Cantal et, si l'on ne se hâtait, l'expédition deviendrait très difficile, sinon impossible. Cela risquait de placer nos hommes dans une situation catastrophique, car, plus que jamais il allait falloir rouler et il ne pouvait être question, avec les dangers croissants, d'utiliser des gazos ou autres systèmes qui n'auraient pu assurer le minimum de rapidité et de sécurité dans le travail quotidien.

Le froid était intense. Gaspard et Laurent, allongés sur leurs couchettes, étaient fiévreux, épuisés par un mois de luttés incessantes, de nuits sans sommeil, dans l'action ou dans l'appréhension d'une attaque toujours possible. Les Allemands avaient reçu de gros renforts du sud, des S. S., de nouveaux éléments de la Gestapo allemande et française, cette dernière ayant puisé parmi les repris de justice ou autres nervis marseillais pour consolider son organisation de tueurs...

Il fallait pourtant se décider à agir, et de suite ! On avait suf-

fisamment de camions pour faire une rafle importante. L'affaire était trop périlleuse en raison de la distance pour que les chefs puissent s'abstenir d'y participer et de la diriger eux-mêmes. Si encore Prince et Dumas avaient été là ! Mais ils étaient toujours sur leurs lits de douleur, Prince particulièrement touché au Pont de Menat ne semblait devoir en réchapper qu'avec beaucoup de chance ; Dumas, criblé d'éclats, était dans un état moins grave, mais combien douloureux... Et Adémaï, le malheureux, si fort pour ce genre de travail, était mort fusillé au stand du 92.

Laurent et Gaspard, une fois de plus, se secouèrent : « Si on réussit ce coup, on se repose huit jours ! » décréta Gaspard, brûlant de fièvre tandis que le grand Laurent, claquant des dents, le visage marqué, rassemblait ses hommes. Tous ceux-ci vibrèrent d'enthousiasme à l'annonce de l'expédition. Ils étaient trop souvent laissés au camp lorsque l'équipe de tête entreprenait un grand coup pour ne pas être heureux de participer cette fois à la fête.

On avait passé la nuit précède à Clermont, mais quelques heures de sommeil avaient pu être prises sur le matin. Il fallait repartir au plus tôt, aujourd'hui même si possible, pour mettre la dernière main au plan d'exécution.

Les amis de Murat, l'audacieux Michel en tête, avaient offert d'y participer avec un gros véhicule pouvant assurer le transport de 5.000 litres et sa proposition avait été acceptée de grand cœur.

Déjà à Massiac, Cantaloux, gens du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire avaient montré leur désir



Jean LESME
dit « Milamo », de Volvic
tué en combattant le 1^{er} mars 1944
à Lespinasse

de réaliser les actions en commun sur l'ensemble de la région R 6. Dans l'Allier, Laurent avait commencé de rayonner et là encore, d'excellents camarades avaient accepté le travail coude à coude.

Cela était le signe que, peu à peu, les frontières départementales étant abolies, l'action décisive allait rassembler dans l'enthousiasme la masse des gars d'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay.

Pour l'heure, Gaspard filait vers Brioude alerter Judex qui avec ses habitués équipiers, les Guston, Coutel et autres, devait être mobilisé avec son matériel : trois camions étaient en état de rouler dont l'un serait complété d'une petite citerne posée sur son plateau. Cela assurerait au total environ 8.000 litres, chiffre encore bien faible puisqu'on avait annoncé que le dépôt de Saignes contenait près de quarante mille litres !...

« Il ne faudra rien laisser ! » tranchait Laurent en essayant de démarrer à la manivelle un gros Dodge réfractaire... « Il n'y a pas d'éclairage sur celui-là, il faudra qu'il colle à la roue du précédent, un volontaire ? ». Dix mains se levèrent : la difficulté plaît à ces jeunes gars pleins de vie qui, dans le froid mordant du petit matin préparent fébrilement le matériel. Les retours de manivelle ne sont pas agréables, pense Léger en en-

tourant sa main gercée et blessée de son mouchoir.

Patachon, Marcel, Tarzan, Raimu et Robert poussent de toutes leurs forces le Dodge qui, enfin sur la petite pente glacée, consent à tousser, puis à démarrer.

Combien de fois, en cet hiver rigoureux pour nos maquisards, ceux-ci ont-ils peiné, sué, forcé, pour mettre en route des véhicules qui, faute de garages restèrent souvent dehors, sous le vent glacé des montagnes.

On mettait bien de l'eau chaude on utilisait bien aussi la méthode Dumas : enflammer un chiffon imbibé d'essence et chauffer le moteur et les canalisations, mais, en fin de compte, il fallait le plus souvent s'arc-bouter et pousser dur et ferme...

Enfin, peu à peu, toute la grosse cavalerie se met au point.

Laurent compte mentalement : « Le petit Berliet : 5 pipes de 200 litres en les « gerbant », on peut en mettre sept ; le Renault : 13 ; le White également la citerne de Compains : 5.000 litres, et, additionnant ses chiffres à ceux de Michel, de Murat et Judex de Brioude, il conclut : « Environ 30.000 litres peuvent être enlevés et c'est bien le diable si, sur place nous ne trouvons pas quelques autres véhicules, voire même un camion citerne. Allons tout va bien et sans cette maudite fièvre qui me mange, belle nuit en perspective ».

Comme cela avait été fait à Authézat, un point de rassemblement a été fixé aux équipes diverses, et une heure également : onze heures du soir, à ceux kilomètres du dépôt, en direction de Riom-ès-Montagne... Il y a moins de danger de ce côté, par contre, de l'autre côté, vers Saignes, plusieurs centaines de garde mobiles cantonnent, dont les rondes peuvent provoquer un accrochage.

(A suivre)

(Suite)

LES camions roulent dans la nuit épaisse... L'un d'eux qui monte vers Egliseneuve, échouera à La Chomoune... On ne passe pas ! Le blizzard souffle et mord les figures, les mains des gars...

Gaspard, plus au sud, passe avec Judex et Michel entraînant les camions de Brioude et de St-Flour avec eux. Laurent a dû rassembler à Egliseneuve le gros de la troupe... L'heure de l'opération approche.

11 heures du soir... Au point de rassemblement, la voiture de Gaspard, tous feux éteints et les trois camarades silencieux, attendent.

Il fait un froid glacial, Gaspard fiévreux, grelotte. Laurent va-t-il tarder ? Ce n'est point dans ses habitudes, mais n'a-t-il pas eu des ennuis avec les autres camions. Ce serait bien ennuyeux, car il faut déjà déplorer la perte de celui à bloqué à La Chomoune et que l'on ne peut espérer récupérer qu'après la fonte des neiges...

Du temps passe, la demie de 11 heures sonne à un clocher proche, dans la nuit froide. Le camion de Saint-Flour est arrivé, mais pas encore ceux de Brioude que Judex a laissés en route et qui ont dû détourner Neussargues où les Allemands et la Milice sont signalés.

On compte maintenant les minutes, mentalement. Et Gaspard, à l'approche de minuit, prend la décision : il ne faut pas risquer de tout manquer et, quoiqu'il advienne, il faut attaquer le travail à minuit au plus tard... Ils s'ébrouent essayant de se réchauffer. Minuit moins dix, moins cinq. Gaspard sort son pistolet, on ne sait jamais... Il vérifie l'arme, Judex et Michel en font autant... et, au moment où, minuit sonnant, ils vont, la mort dans l'âme, tenter un coup qui ne leur assurera, en l'absence des autres camions, et cependant avec les mêmes risques, que quelques milliers de li-

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XX

Essence, nerf de la guerre

tres du précieux carburant au lieu des quantités importantes espérées ; à ce moment précis, des phares apparaissent là, derrière, dans la nuit : deux, quatre, six, huit, dix phares !

Bravo ! voici Laurent, et avec lui la grosse cavalerie.

Gaspard bondit, suivi de Judex, Buron, Michel et a tôt fait de sauter l'enceinte du dépôt. Revolver au poing, il pénètre brusquement dans le local où le gardien, recroquevillé sur une couchette n'a pas le temps de réagir : « Haut les mains et debout... » Le gardien n'est vraiment pas dur... Hébété, il se laisse fouiller, pousser dans un coin et ne bronche pas...

« Où est le responsable des stocks, conduis-moi ! » Mais l'autre, toujours ahuri, ne répond que par un signe, montrant le premier étage... Pourvu que là-haut, on ne téléphone pas...

Et Gaspard heurte violemment la porte... Un rideau se lève, une fenêtre s'entrebaïlle : « Qui est là ? » dit une voix mal assurée. « Police », répond notre ami qui ne s'embarrasse pas pour cela...

— Mais quelle police ?

— Police allemande, rugit Gaspard, et dépêchez-vous, sinon !

Le gérant du dépôt, mal éveillé, croit comprendre la gravité de cette menace, il se précipite vers la porte, tourne la clé sans plus

réfléchir et... trop tard ! comptend ce qui va se passer.

Judex a sauté sur le téléphone



Un homme manquait en cette froide nuit de janvier, Adémaï, fusillé quelques jours plus tôt au 92...

et coupé les fils... L'homme, les mains en l'air, pâle, recule, et der-

rière lui, sa femme, livide, tremble de tout son corps.

Mais Gaspard les rassure : « Allons, ne vous affolez pas, restez ici tranquille, Madame, et vous, descendez avec nous, nous réquisitionnons, pour la Résistance, tout votre stock ! » Le gérant reprend un peu d'assurance... Ouf, il a eu terriblement chaud ! Et il se permet même d'esquisser un timide sourire :

— Tout mon stock ! vous n'y pensez pas, il y a...

— Combien ? coupe Michel...

L'autre veut blaiser, mais sur une demande plus impérative :

— Entre trente-cinq et quarante mille litres, énonce-t-il péniblement, mais avec l'air du Monsieur qui pense : « Qu'en pensez-vous, mes bonshommes ? comprenez-vous que votre prétention est ridicule ? »

Les autres sourient, tranquilles, et, à sa grande stupeur, répliquent : « Bon, ça va tout à fait bien, c'est dans nos moyens ! »

Et tous descendent : le gérant ouvre le garage et Gaspard siffle d'admiration : un magnifique camion-citerne tout neuf est là, comme s'il n'attendait que des acquiescements ! Laurent apparaît dans la porte et sa figure ravagée de fièvre s'illumine : « Ça c'est du matériel, par exemple ! » s'exclame-t-il.

Derrière lui, voici Coutei, de

Brioude : « Nous arrivons, tout le monde est là, nous sommes aux ordres », dit-il en rectifiant la position comiquement.

Décidément, tout va mieux qu'à minuit moins cinq, ne peut s'empêcher de songer Gaspard...

— Allez, tous le monde au boulot !

Les vestes tombent, malgré le froid, il faut faire vite... Les fils téléphoniques de la gare voisine sont coupés, des sentinelles placées, et, dans le dépôt pénètrent à tour de rôle les camions qui sont chargés... Il y a suffisamment de pipes de deux cents litres vides... On les remplit d'abord, puis on les roule et, devant le camion, un plan incliné permet de les charger en force...

Oh... hisse ! Personne n'a plus froid... Gaspard, ni Laurent ne tremblent plus de fièvre...

Les premiers camions s'ébranlent dans la nuit, leurs feux disparaissent là-bas, au tournant.

Et, après trois heures d'un travail intense, fatigués, mais heureux de leur magnifique réussite, les quatre derniers, Laurent, Gaspard, Judex et Michel contemplent le dépôt nettoyé de ses pipes, les réservoirs à peu près vides et le dernier camion, le beau camion-citerne rempli lui aussi avec 5.000 litres de carburant.

L'affaire a pleinement réussi, le maquis va trouver une force nouvelle, ses chefs vont continuer de parcourir les routes d'Auvergne pour y animer la Résistance, le ravitaillement du maquis, le transport des armes et leur distribution va pouvoir être assurée partout...

32.000 litres d'essence prennent la direction des forêts et, avec un tel stock, la confiance pénètre plus fort encore au cœur des maquisards...

Et Gaspard et Laurent sont à peu près guéris de leur mauvaise grippe, de la fièvre qui les brûlait. Bravo ! les gars !

(Suite.)

C'EST à peine quelques jours après cette période si animée et si pénible que nous venons de conter, où, par des nuits glacées, le valeureux corps franc paralysait les usines, récupérerait des stocks de matériel ou de carburant, accomplissait sans défaillance les missions les plus pénibles et les plus dangereuses...

Cette fois encore, voici une affaire délicate et beaucoup plus périlleuse encore que les précédentes : on a reçu un ordre de Londres : arrêter les usines M..., à Clermont, qui, bien que freinant leurs livraisons aux Allemands, sont obligées d'assurer des fournitures que l'Etat Major interallié désire voir stopper... Une phrase à compléter le message, ainsi conçu : « sauf sabotage immédiat, devons envisager bombardement usines... »

On sait ce que cela veut dire : un tel bombardement ne peut se faire sans pertes dans la population civile... et puis, l'usine ainsi détruite ne privera-t-elle pas pour demain, après la libération que l'on souhaite prochaine, une masse de travailleurs de leur gagne-pain... L'économie du pays ne se trouvera-t-elle pas aussi durement atteinte... ?

Tandis qu'une destruction ou un sabotage partiel l'arrêterait en écartant ces graves conséquences... Gaspard répond à Mazières et à Christophe qui ont transmis l'ordre : « Comptez sur nous, nous allons faire l'impossible ».

Et il réunit l'équipe : Irma, Buron, Judex, Dumas, qui, à peine rétabli, criblé comme une passoire, est à nouveau sur la brèche et chacun part en chasse pour réunir les « tuyaux » les plus précis possibles.

Les chefs de nos sizaines de l'usine sont contactés : tous sont unanimes : sabotage très difficile à l'intérieur sur les points vitaux, en raison de la garde sérieusement assurée.

La Cataroux est étroitement surveillée, l'usine principale aussi par des pelotons de gendarmes...

De plus, l'usine des Carmes est difficilement abordable à cause du poste allemand de la place des Bughes qui tire à vue, cela est confirmé par les habitants du quartier.

Que faire ? le temps presse... Un informateur, donne à Buron et Irma un renseignement qui apparaît précieux : la clé de la fabrication, c'est l'atelier de benzine

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXI

Pourquoi Clermont fut bombardé

du groupe des Carmes qui donne sur la petite ruelle côté place des Bughes (hum !). Si on le paralysait, ce serait l'arrêt non seulement des Carmes mais des autres usines de la ville !... L'incendie peut être provoqué de l'intérieur mais avec de gros risques pour celui qui s'y introduira et qui pourra difficilement s'en échapper assez vite...

Le plan de l'atelier est obtenu : bâtiment d'une hauteur de dix mètres, sans ouverture du côté de la ruelle, couvert d'une verrière... Tiens, tiens... n'y aurait-il pas possibilité de grimper là-haut de l'extérieur et, par les ouvertures de la verrière, de provoquer l'incendie de l'atelier... Oui, mais, dit un autre rapport, les gendarmes tournent en rond autour de l'usine sans discontinuer et on ne voit guère la possibilité, dans de telles conditions, d'accéder au sommet du bâtiment sans casse... Le poste allemand est à moins de cent mètres de l'atelier et un coup de feu entre gendarmes et nos hommes déterminerait sans aucun doute une fusillade nourrie et une intervention des boches qui ne tournerait sans doute pas à notre avantage...

« Encore un coup dans le genre de l'évasion de la prison de Clermont », juge Gaspard qui commence à prendre goût aux problèmes difficiles...

Il charge Irma et Buron de voir un ouvrier de l'usine qui donnera des nouvelles précises : fréquence des rondes la nuit, hauteur du bâtiment, nombre de soldats allemands du poste des Bughes.

Et la réponse ne tarde pas : en sept à huit minutes au maximum, les gendarmes armés de mousquetons accomplissent leur circuit complet, pour ainsi dire sans arrêt, c'est par conséquent le délai dont l'on disposerait entre deux rondes pour tenter l'escalade du

mur qui, ajoute l'indicateur, a 10 mètres de haut... Le poste allemand est composé d'une trentaine de soldats. Armement, une mitrailleuse, fusils et mitraillettes.

Les compagnons du corps franc se concertent : le coup serait beau : réussir au nez et à la barbe des Boches et des gendarmes la destruction de l'atelier entraînant

Dumas résout le problème, il a passé à Romagnat chez un ami et a appris que la plus haute échelle du coin était celle des pompiers d'Aubière : une belle échelle à trois brins, faisant près de dix mètres ensemble, enfin vraiment du beau matériel...

La figure de Gaspard s'illumine : « Voilà notre affaire, tout va



Un ancien du corps-franc, l'héroïque Jean Pierre, devait être retrouvé parmi les fusillés d'Orcines.

l'arrêt des fournitures à l'Allemagne.

Irma et Buron sont particulièrement enthousiastes : « Nous réussirons », disent-ils en s'envoyant de vigoureuses tapes dans le dos, insouciant du danger, magnifiques d'entrain...

Mais il manque le principal moyen de s'élever à dix mètres de hauteur pour atteindre la toiture :

bien !... Il va nous suffire d'installer l'échelle dans les sept minutes que nous avons de libres, les saboteurs monteront... (il se gratte la tête) eh oui, mais si les gendarmes reviennent et que l'échelle est restée en place, il ne faudra pas qu'ils soient bien finauds pour comprendre qu'il y a quelque chose de suspect !... Mais Buron le coupe : « Pas compliqué, arrivés là-

haut, nous accrocherons une corde pour la descente, l'échelle sera retirée et les pandores n'y verront que du feu... ! ».

Décidément, nos gars ne sont jamais en peine de trouver des solutions hardies... Il n'y a plus qu'à fixer les détails de l'opération... Douze hommes apparaissent nécessaires pour la réaliser dans les meilleures conditions : trois monteront sur la toiture, trois manœuvreront l'échelle et la « planqueront » avant que les gendarmes ne réapparaissent, six enfin assumeront la sécurité, planqués dans l'ombre aux extrémités de la ruelle, armés de mitraillettes et de grenades.

Une voiture sera à chaque bout de la rue, de manière à ce que les trois camarades désignés pour l'action puissent, à la descente, fuir d'un côté ou de l'autre suivant le danger...

Le colonel Garcie avec qui Gaspard a maintenant un contact étroit, désigne plusieurs de ses hommes pour participer à l'affaire : Féry, Henry, Kerviel... Gaspard, de son côté désigne Irma, Buron, Gilbert, Antonio, Fernoël, Rabouchin, Judex, Dumas. Lui-même sera naturellement de l'expédition...

Et, dans la nuit obscure et froide, deux tractions se dirigent vers Aubière, cité de banlieue où les solides résistants ne manquent pas... L'un d'eux guidera le corps franc vers le local d'où l'échelle s'envolera pour l'accomplissement d'une tâche qu'elle ne pensait sans doute point se voir impartir un jour, ou plutôt une nuit...

Pensez donc : une brave échelle de pompiers, imaginée et construite pour lutter contre les incendies et qui va, en cette nuit du 15 janvier 1944, servir à des « terroristes » patentés pour cette fois, mettre le feu à une usine !

C'est, en somme, du double jeu ! et vous conviendrez comme nous que ces hommes de la résistance en prenaient vraiment à leur aise, n'hésitant pas à entraîner sur le chemin de l'infamie une honnête et vertueuse échelle de sapeurs-pompiers... Ainsi aurait parlé alors à la radio le regretté Philippe Henriot, s'il avait pu assister à ce spectacle désolant : l'enlèvement de l'infortunée, amarrée solidement sur le toit d'une traction, à trois heures du matin, partant vers sa nouvelle destinée.

(A suivre)

ESSAYEZ un peu d'amarrer trois « brins » d'échelle ayant chacun près de cinq mètres de long sur le toit d'une « traction avant » et de partir rouler, à travers Clermont, dans une nuit obscure, tous feux baissés... vous verrez que ce n'est guère commode !

Bref, vers cinq heures du matin, les deux voitures stoppent dans une ruelle donnant sur le boulevard Lavoisier et montant vers Chanturgue... L'heure a été ainsi choisie en cette nuit de samedi au dimanche, parce que, les ouvriers ne travaillent pas le dimanche matin, il n'y aura point de risque de mort d'homme dans l'incendie projeté.

Il s'agit maintenant de s'assurer que l'échelle à coulisser fonctionnera bien et c'est bien vite fait... Un ouvrier rentrant chez lui, intrigué par cette dizaine de gaillards faisant cercle autour d'une échelle et s'ingéniant, au milieu de la rue à la faire monter et descendre pour vérifier son bon état, s'est bien arrêté, perplexé, prêt à donner un coup de main... Quelques paroles énorghiques de Gaspard lui font bien vite comprendre que ce n'est pas le lieu ni le moment d'écouter aux portes !

Et voilà tout le monde prêt au travail... Les guetteurs viennent confirmer que la ronde des gendarmes continue, avec la régularité d'un chronomètre : toutes les huit minutes ils passent et repassent dans la rue où doit se réaliser l'opération décidée.

Tout le groupe s'approche, par petits paquets, du point désigné : deux portent l'échelle, deux autres parties suffiront à atteindre la toiture... deux autres les sacs de bombes incendiaires. (Il y en a vingt-trois, soigneusement vérifiées, prêtes à fonctionner). Et, embusqués dans l'ombre, silencieux, on attend...

Le signal de l'action a été donné. C'est pour le prochain tour... Attention donc, car il ne va pas y avoir une seconde à perdre !

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

Pourquoi Clermont fut bombardé

Et voici les gendarmes, mousquetons à l'épaule... leur casque luit sous la lampe qui éclaire faiblement le coin de la rue. Et, ils s'engagent dans celle-ci, tranquillement sans se douter que dix paires d'yeux les suivent, et que dix bonshommes sont là, prêts à agir...

Ça y est, ils sont à mi-ruelle, ils disparaissent au tournant, les nôtres arrivent.

Moins d'une minute et trois hommes sont déjà à pied d'œuvre : Gaspard, Judex, Dumas qui, après avoir dressé l'échelle contre le mur (ce n'est pas si facile dans une rue large de deux mètres cinquante !) tirent de toutes leurs forces sur la corde pour hisser la deuxième partie jusqu'au toit. Trois autres minutes ne se sont certainement pas écoulées que l'œuvre est faite ! L'instant grave est arrivé : Buron, Irma et Gilbert doivent accéder au toit, chargés de bombes incendiaires, accrocher la corde pour la descente et... agir, cependant que leurs trois compagnons emporteront à la hâte l'échelle qui décèlerait leur présence là-haut...

Buron va monter le premier. Gaspard l'arrête et, lui mettant la main sur l'épaule « Tu as, avec tes camarades, accepté là une mission périlleuse, car nous ne pouvons prévoir ce qui va arriver... Est-ce que cette pluie de bombes incendiaires sur des cuves de benzine ne risque pas de provoquer

une telle explosion que vous ne puissiez vous échapper... Le risque est immense, mais il faut réussir !... » Et Buron, ce cher



Camille LECLANCHE
dit BURON

grand Camille Leclanché, magnifique athlète au cœur généreux, à l'intelligence immense, à la volonté de fer répond par ces paroles qui mériteraient d'être lues aux futures générations et d'être ins-

crites dans un livre d'or de l'héroïsme de la résistance française : « Vous savez bien, Colt, que, dans l'action que nous menons, nous risquons fort de tomber un jour ou l'autre... Aujourd'hui, si nous ne réussissons pas, ce sera le bombardement de Clermont, n'est-ce pas ?... » Et sur un signe affirmatif de son chef, il ajoute avec un haussement d'épaules : « Sauver la vie de dizaines ou même de centaines d'hommes ou de femmes, ça vaut la peine de risquer sa peau... ! Aujourd'hui ou demain !... » Cet échange rapide de paroles a à peine duré quelques secondes... Gaspard lui serre la main et le voici, chargé d'un sac pesant, escaladant l'échelle... Celle-ci balance d'une façon inquiétante... Va-t-elle glisser ? Mais non, mètre après mètre, Buron approche du sommet, il s'agrippe enfin à une console, puis au rebord du toit... Un rétablissement et ça y est !

Il reprend son souffle là-haut, s'oriente... Tout va bien. La dernière est là... On verra ça tout à l'heure !

Le souple et agile Irma l'a suivi et à son tour, arrive au toit, suivi par Gil, dont ce sont les débuts, et qui, depuis des mois, réclamait à son ami Noël de participer à des actions dangereuses... Le voilà servi !

Mais on ne peut enlever l'échelle avant que la descente ne soit

assurée... et les gendarmes ne doivent maintenant plus être très loin. Gare à la bagarre...

Dumas va à leur rencontre, mitrailleuse en main, pour parer à toute surprise, garantie par ailleurs par les guetteurs. Antonio et Fernoël d'une part en direction du poste allemand des Bughes, Kerviel, Honoré, Féry, Henry d'autre part.

Gaspard et Judex restent en bas de l'échelle, la main sur la corde, prêts à tirer dès que, de là haut sera envoyé le coup de sifflet de Buron indiquant que le filin nécessaire à la descente est enfin solidement fixé à la console... Secondes d'anxiété, puisqu'elles décident du sort de l'opération... Si les gendarmes arrivent avant que tout soit fini, c'est l'accrochage certain...

Avec eux d'abord, puis avec le poste de garde de la rue du Nord, enfin, et, chose plus grave, avec les Allemands qui, à quelques dizaines de mètres de là, ne se doutent évidemment de rien. Gaspard et Judex, s'imposant cependant le calme, attendent...

Et voilà, enfin, ce sifflement doucement modulé, par Buron ponctué par un moins prudent « Ça y est, enlevez l'échelle ! » d'Irma, toujours aussi téméraire et plein d'assurance.

Les mains de leurs compagnons se crispent sur la corde. Résistance d'abord, puis enfin, le deuxième brin de l'échelle coulisser sur le premier... Quelques secondes et ça y est... Il n'y a plus qu'à faire descendre l'échelle ainsi repliée à terre, et sans bruit. L'opération, là encore, réussit. Vite maintenant, il faut l'abriter hors de la rue ; un minuscule sentier, à quelques mètres de là semble propice ; l'échelle y est dissimulée ! Ouf ! Des pas lourds se font entendre : Voici nos pandores... Il était temps ! (A suivre)

Imp. de La Montagne, 28, rue
Morel-Ladeuil, CLERMONT-FD.
Le Directeur-Gérant : Coulaudon.

GEORGES RAYNAUD, de Lezoux, dit Fernoël, gamin de 20 ans, intelligent, courageux, tenace jusqu'à l'entêtement a bien été l'une des figures les plus marquantes du corps franc... Marquante et en même temps quelque peu énigmatique... Il était enclin, par son tempérament, à entourer ses actions d'un certain mystère ; sa méfiance était naturelle et il ne se livrait que difficilement... Par contre, il observait, notait, et, grâce à une mémoire sortant de l'ordinaire, il emmagasinait dans sa petite tête toute une documentation, toute une foule de renseignements qu'il vous sortait avec désinvolture au moment précis où l'on en avait besoin.

Il avait, dès 1942, lié connaissance avec de nombreux jeunes Clermontois, dont certains furent de vaillants résistants, mais dont d'autres, plus nombreux, hélas, allaient devenir des traîtres et des agents de l'ennemi.

Meyzonnier, Perrier, les frères Vernières, les frères Heim (étudiants alsaciens), Bresson, bien d'autres encore, ne se méfiaient point de ce petit bonhomme, sec et anguleux, aux yeux brillants, qui les suivait, les épiant, les écoutait, donnant quelquefois une réplique, faisant parler, prêchant le faux pour savoir le vrai...

Et, un beau jour, le petit Georges avait pu, par des indiscrétions, apprendre le danger qui planait sur Huguet, Coulaudon, Llorca, Janthial, c'est-à-dire sur ceux qui allaient former le fameux quatuor Prince, Gaspard, Laurent, Dumas,

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

L'ÉNIGMATIQUE FERNOËL

Il avait alerté Prince. Celui-ci, sceptique un temps, c'était vu confirmer l'information par Laforge... Et Prince était alors parti au maquis... C'était le 25 mars 1943. Il emmenait avec lui Fernoël, Coutarel et Pierre le Canadien, récupéré par des camarades de Coudes après une odyssée fantastique : tombé du ciel au retour d'un bombardement sur Stuttgart, ce Canadien était parti à pied vers l'Espagne et avait ainsi franchi 400 kilomètres avant d'échouer en Auvergne, d'abord à Coudes, ensuite chez Coutarel, à Chamalières, à l'enseigne « Le Petit Navire ».

Nos quatre hommes étaient donc allés s'installer à Bromont-Lamothe, dans une maisonnette isolée et avaient coulé des premières journées tranquilles... Prince ne connaissait Fernoël que par l'intervention de celui-ci pour le sauver de la Gestapo. Aussi il restait réservé malgré tout avec le jeune gars. C'était l'époque où il fallait douter de tout ; et, quel-

ques jours durant, il plana un certain malaise dans l'équipe... Fernoël en savait tant sur tous les suppôts de l'ennemi ! Il était intarissable, classait les hommes péremptoirement : « Dangereux » ou « Sans intérêt »... et donnait des signalements où rien ne manquait depuis la coupe des cheveux jusqu'à la couleur des chaussettes. Sherlock Holmes n'aurait pas mieux fait et, longtemps après la libération même du territoire, les fiches de Fernoël devaient se révéler précieuses aux services de la sûreté nationale.

Et selon la méthode appliquée au corps franc, Fernoël fut mis à l'épreuve : il prouva alors que non seulement il était un garçon intelligent et patriote mais encore qu'il pouvait être classé d'emblée parmi les meilleurs hommes d'action de la Résistance.

Il avait fait ses premières armes à Lezoux, dans une localité où les patriotes ne manquaient pas : on se souvient du gendarme

Cancy participant à l'évasion de la prison de Clermont alors qu'il était de garde à la préfecture. Mais il y avait aussi « Tonin » Rondet et Audot, il y avait aussi Chatain et Santamaria et d'autres encore qui partirent au Cantal et revinrent en glorieux vainqueurs.

Il y avait Jean Rimbart. Du même âge que Fernoël, il était de celui-ci le compagnon inséparable et ensemble ils avaient déjà donné du fil à retordre aux Allemands. Mais Rimbart, téméraire comme on l'est à 20 ans, devait tomber aux mains des Allemands. Torturé, il narguait les bourreaux et amené devant le peloton d'exécution, il criait à ses assassins sa fierté de mourir pour son pays.

Fernoël, sans en être encore assuré, se doutait du sort qui devait être réservé à celui qu'il aimait comme un frère. De Bromont, l'équipe Prince s'était divisée au moment où celui-ci avait tenté de partir en Angleterre : Coutarel et Pierre le Canadien avaient été camper vers Banson, et Fer-

noël avait rejoint le maquis de Chambois que lui avait assigné Bénévol.

C'est de là qu'il partit un jour, son petit feutre rabattu sur sa figure ardente, un imperméable noir couvrant un costume déjà bien mal en point.

Il voulait venger Rimbart. Et il savait que Gaspard voulait de précis renseignements sur les Meyzonnier, Perrier, Heim et autres. Quelqu'un, pensait-il, pouvait le renseigner utilement : c'était le professeur Flardin qui travaillait pour un réseau de SR. Sans doute il y avait danger à joindre celui-ci qui habitait en plein Clermont, mais cela ne pouvait arrêter le fougueux Fernoël.

Et le voilà parti, minuscule et obscur combattant de la résistance, un Colt énorme à la ceinture, un peu en arrière et à gauche comme il se doit... La Gestapo le recherche déjà puisque Perrier et Meyzonnier savent bien que Prince, grâce à lui, a pu leur échapper. Mais, par chance, ils n'ont point sa photo... il arrive à Clermont par les Salins, passe, très vite, rue Bonnahaud... Tiens, il y a des « Schleus » devant la maison de Prince, l'entreprise Huguet... Sans doute l'attendent-ils !!

Et là, quelques mètres plus loin, devant la maison commerciale que dirigeait Gaspard, il y a encore deux gaillards à chapeau mou qui font semblant de lire le journal. Pas la peine de leur demander si ce sont des amis ! Eux aussi puent la Gestapo.

(à suivre).

Les uns et les autres ne se doutent pas que le gamin presque malingre qui leur jette un coup d'œil ironique connaît bien la raison qui leur a fait faire chou blanc...

Il hâte le pas, coupe la rue Blatin rapidement : c'est à quelques mètres d'ici que ses anciennes connaissances Perrier, Meyzonnier, Vernières font leur sale travail de délateurs ; c'est là aussi, au 2 bis de l'avenue de Royat, que l'on torture les patriotes, qu'on les assassine...

Voici notre jeune homme devant la maison du professeur Flandin au 16 de la rue Haute-Saint-André. Il monte en sifflotant... Va-t-il obtenir un « tuyau » précieux qui permette d'agir enfin contre les agents français de la Gestapo ?

Premier étage... Il sonne... Rien tout d'abord ne bouge. Va-t-il avoir la malchance de ne trouver personne ? Mais non, un pas se fait entendre de l'intérieur... La porte s'ouvre et... un homme apparaît, que Fernoël ne connaît point... : — « Le professeur Flandin est-il là, s'il vous plaît », demande Fernoël poliment, mais avec l'impression qu'il se passe quelque chose d'anormal, car la tête assez peu rassurante de l'homme lui est inconnue... — « Que lui voulez-vous », répond l'autre, « il n'est pas là en ce moment ».

Et il toise Fernoël qui se fait petit et qui, reculant et remettant son petit feutre, lui jette « Bon, très bien, je reviendrai ce soir... » et commence à descendre l'escalier... Mais un autre pas s'est fait entendre dans le couloir de l'appartement : un homme de haute taille apparaît et crie, avec un ac-

cent tudesque prononcé : « Halte, jeune homme, venez ici nous dire ce que vous lui voulez au professeur Flandin ». — « Je repasserai, messieurs, ça ne presse pas », lance Fernoël qui hâte sa retraite, car il comprend qu'il est tombé dans une souricière.

Alors la grande brute hurle : « Ici, de suite ! » et il bondit, dévalant l'escalier tellement vite que le pauvre Fernoël, avec ses gros souliers n'a pas le temps de démarrer. Il a l'autre sur les épaules, sur ses petites épaules de gosse pas encore bien formé. Et il se sent perdu, mais c'est mal le connaître que de penser qu'il peut abandonner la lutte. Il serre les dents et, alors que l'autre l'envoie comme une plume pour le remonter là-haut, il réussit à agripper la rampe de ses petites mains nerveuses... L'autre jure, en boche... « Sale gamin », doit-il dire, « tu vas attraper une bonne râclée ». Son compagnon, en haut de l'escalier, sourit béatement et

recule déjà dans le couloir, prêt à recevoir le petit « Franzouze »...

Le géant monte deux marches. Fernoël, crispé, le force à en redescendre une... Ça dure un moment, mais peu à peu, notre gars faiblit, le Boche gagne, le voici au palier, l'instinct est tragique : Fernoël, la tête en bas, voit glisser son carnet de notes à terre... Le second adversaire vient à la rescousse, ramasse le carnet, et prête main forte pour essayer de décrocher le gars de la rampe.

Alors Fernoël, rageur, replie ses jambes sur lui-même et, dans une seule détente, les lance au creux de l'estomac du Boche qui retourne dans son couloir les jambes en l'air... Cette fois, la mesure est comble ! Les Allemands vocifèrent. Celui qui tient Fernoël, écumanant de rage, lève son énorme poing...

Mais un éclair, une détonation... Il lâche prise, dans un râle affreux : Fernoël, agile comme un singe, a pu saisir son Colt jusqu'ici dissimulé sous sa veste et,

à bout portant ou presque, a envoyé par dessous son bras la balle libératrice à son imprudent adversaire qui s'est écroulé sur lui... Et voilà le second qui, relevé et revenu de sa surprise, se précipite vers lui... Pas assez vite ! Fernoël, sans désespérer, l'ajuste et pan ! l'envoie mordre à son tour la poussière, le carnet de notes dans ses doigts crispés... Fernoël ne perd pas le nord ! Pour se dégager du colosse qui l'écrase, il le pousse contre la rampe et... le bascule par dessus bord !

Il se précipite sur l'autre, lui arrache le carnet compromettant et, laissant seulement sur le champ de bataille son chapeau et son imperméable lacérés, il descend quatre à quatre l'escalier... Coup d'œil à droite et à gauche... Personne n'a entendu les coups de feu ! La rue est calme... Le voilà parti en courant, il tourne rue Saint-André, revient vers la place Lamartine, monte vers Chamalières et, à pied, gagne Volvic

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

L'ÉNIGMATIQUE FERNOËL

et, de là, Lespinasse où, après le récit de son aventure, il est fêté comme on pense.

A Clermont, l'alerte est donnée... La Gestapo est affolée. Elle avait arrêté le professeur Flandin, sa femme et sa belle-sœur et comptait, par une souricière, faire d'autres arrestations importantes...

Et voilà que deux de ses meilleurs chefs, (car ce n'était pas du menu fretin !...) sont abattus sans autre indice que ce chapeau et ce petit imperméable semblant par la taille appartenir à un collègien !

Tel est bien pris qui croyait prendre !

Fernoël était classé et, fier à juste titre de son exploit, n'avait dès lors qu'une pensée : continuer, venger Rimbert, avoir une équipe à lui. Quelques semaines plus tard, Gaspard l'y autorisait et dès lors les agents de l'ennemi, déjà harcelés par les responsables cantonaux de la Résistance, se sentaient perdre pied au fur et à mesure que l'un d'entre eux tombait.

Les délateurs étaient punis, les traîtres châtiés...

Mais un jour, hélas, Fernoël, à son tour, devait périr, abattu mystérieusement à Montferrand alors qu'il accomplissait une mission périlleuse...

Il y a maintenant, à Lezoux, une rue Georges-Raynaud et une rue Jean-Rimbert. Deux jeunes héros, sans peur et sans reproche, qui ont été de dignes compagnons du premier corps franc d'Auvergne.

UNE deuxième fois, à Montluçon, un nouveau coup de main allait permettre au corps franc d'enlever vingt-cinq mille litres d'essence.

Mais alors que la première affaire avait vu concourir au succès le groupe des Salles et celui de Volvic avec Nénot, Paul Berre et quatre autres robustes compagnons, cette fois Laurent, grand réalisateur, allait utiliser, outre sa première et fine équipe, les seuls éléments de l'Allier.

La combinaison des efforts des amis Lépine, Farghin et Lhuillier de Domérat, de policiers de Montluçon acquis à la cause et des vaillants Robert, Léger, Patanchou, Marcel, etc... de Laurent allait, une fois de plus, assurer le succès de l'entreprise.

Les Boches infestaient toujours la ville et, pour atteindre sans encombre la Standard, il fallait des gars du pays...

Et ce furent les précautions habituelles : coupure des lignes téléphoniques alentour, approche des sentinelles, deux braves agents de police bien vite garrottés et bâillonnés !

Et puis, au long du canal, viennent puis s'en vont les camions lourdement chargés. Le gérant ne peut plus rien refuser à ces hommes décidés... En trois heures d'un travail acharné, ça y est : le dépôt a passé des cuves de la Standard à celles du maquis.

Un camion citerne qui a du mal à démarrer se décide enfin et le voilà, lui aussi, en route vers les bruyères de la Creuse où campe Laurent et son « cirque ».

Si les deux agents ont été pris à la surprise, sans brutalité (ce sont des nôtres, nous le savons) par contre l'aide spontanée de plusieurs policiers s'avère fort efficace et bien raisonnée. Les Allemands ne se doutent point que ces

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXI

COUPS DE MAIN...

gaillards de la police locale, plantés tout au long du boulevard, sont là pour assurer la sécurité de Laurent et de ses hommes.

Le travail s'est déroulé dans les meilleures conditions, lorsque nos gars, harassés mais joyeux, reprennent enfin avec leur cargaison la direction du maquis...

Et les Petit-Louis, les Barbouillé, les policiers montluçonnais comme Roden ou Baumeloup ne sont pas peu fiers d'avoir si grandement contribué au succès de l'entreprise !

Le Puy, ce fut une affaire bien plus pénible ! Vers février 1944, par une nuit glaciale où les giboules de neige fouettaient la figure, Gaspard, Dumas, Benoît et Corthial attendent, sur le plateau, vers Bleu, à quelques kilomètres du Puy, dans la montagne... Une grande concentration est prévue, comme le mois précédent à Saignes, dans le Cantal.

Ils attendent Laurent à 11 heures du soir, et puis Judex et les équipes de Brioude et de Frugières avec leurs camions... Enfin, toute la grosse cavalerie de Laurent suivra et, tous ensemble, on s'approchera du Puy que l'on contournera par la route de Polignac

pour l'aborder, camion après camion, du côté de la route d'Yssingeaux...

Voici onze heures... Laurent est là, en effet, avec Marcel comme prévu, déboulant à grande allure dans sa rapide traction... Les autres se font davantage attendre. Pourtant, deux camions rejoignent bientôt le plateau. On reconnaît, avec son passe-montagne, le populaire Joseph Lomenède, à la tragique destinée, qui, à 50 ans bien sonnés, n'a pas hésité à suivre les jeunes, Fournet et Coutel, hardi compagnon de Brioude avec toute l'équipe de Judex au grand complet. Et bientôt enfin arrivent les premiers camions de Laurent venus de très loin, de Condat, dans le Cantal ou de la Creuse, de Pontgibaud ou de l'Allier ! Rien ne rebute plus maintenant le valeureux corps franc, qui prend tous les risques chaque nuit : le jeu en vaut d'eux la chandelle, car il s'agit cette fois de plus de trente mille litres d'essence à subtiliser à la barbe des Boches et Corthial, de Paulhaguet, a fourni à Gaspard des renseignements fort précis.

Il manque deux camions à l'appel lorsque le convoi s'ébranle et, suivant le programme prévu descend sur Polignac, puis sur le Puy.

Les hommes sont glacés, l'attente a été longue...

Mais ils vont bientôt pouvoir se réchauffer !

Deux voitures légères se détachent : les habitués... Judex, Danton, Dumas conduits par Festre, évitant le poste allemand voisin, s'introduisent dans le dépôt... Une équipe du Puy s'est jointe à eux et le gardien a été ficelé avant d'avoir pu dire « ouf ».

Dumas et Laurent sont bientôt sur les pompes, les examinant en connaisseurs. Ça ira ! Envoyez les camions ! Et les citernes sont remplies, les pipes roulées à pied d'œuvre, remplies à leur tour et chargées sur les plateaux. Il faut agir doucement, car quelques mètres seulement les séparent des Allemands qui, eux-mêmes, doivent monter la garde.

Les hommes du Puy chargent leur propre camion qu'ils font tout à l'heure « planquer » du côté de Loudes.

Benoît, qui devait périr quelques mois plus tard à St-Bonnet, à la tête de ses Truands, prend une douche d'essence absolument inattendue... Ne réalisant pas tout de suite qu'il est sous la pompe, il

se sent inondé : « Il pleut », grogne-t-il, puis s'avisant de son erreur, il arrive non sans peine à bloquer les manettes... L'alerte a été chaude. Une allumette et notre Benoît flambait comme une torche !

Et bientôt il ne reste plus de camion à charger... Un des retardataires est Léger, que l'on trouvera à la sortie du Puy et qui, accompagné de Corthial, aura encore le temps de faire un chargement de 5.000 litres avant le jour.

Marcel Merle, dit Méphisto ou encore Carpentier, parti de Pontgibaud sans phares ! ayant traversé le Puy-de-Dôme, une partie du Cantal malgré la neige, a été semé par le camion précédent aux environs de St-Flour.

Et dans la nuit obscure, à dix à l'heure, la tête hors de la portière, la face violette de froid, le valeureux Carpentier, tient à exécuter la consigne de Laurent : arriver à tout prix... Et il arrivera, magnifique exemple d'énergie farouche et indomptable !

Le jour point, blafard et glacial... Les réservoirs sont à sec ou à peu près...

Trente mille litres du précieux carburant ont passé au maquis... Ce sera la dernière grosse « affaire » avant la libération. De mars 1943 à mars 1944, le corps franc a ainsi récupéré deux cent cinquante mille litres d'essence ! Une paille !

C'est le succès assuré pour la campagne d'été qui s'annonce animée !

La période de préparation tire à sa fin ; bientôt les compagnons du premier corps franc d'Auvergne, allant vers le sud, rassembleront les énergies, électriseront les volontés pour entamer la lutte finale si glorieuse, mais si chèrement payée.

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

Aux mains de la Gestapo

LES jours passaient... L'organisation ne cessait de grandir. Pourtant, cela n'allait point sans avatars. La Gestapo, dont le chef, Geissler, était furieux de se heurter sans cesse à l'action toujours victorieuse du corps franc était littéralement déchainée. Des renforts lui avaient été envoyés de Lyon, de Marseille, de Toulouse...

Les S.S. accompagnaient les agents de la Gestapo dans leurs actions contre les maquis, guidés par les trop fameux Mathieu, Vernières ou Bresson. Lorsqu'ils faisaient chou blanc, les groupes de maquis étant parfaitement renseignés par les valeureux postiers qui leur signalaient l'approche des colonnes, ils se rabattaient sur les populations civiles dans lesquelles ils faisaient des rafles massives...

Depuis décembre, l'alerte avait été donnée et ordre formel aux chefs de zone de guérilla et aux chefs de canton de quitter leur domicile, et de créer des postes de commandement dans de proches maquis.

Un coup dur allait frapper l'équipe : l'arrestation d'Irma et Buron à La Bourboule. C'était vers mi-janvier, un dimanche. Les deux compagnons, accompagnés de Charly accomplissaient une mission facile et banale en regard de leurs actions de chaque nuit.

Ils avaient été chargés par Prince d'aller distribuer une partie des 50.000 tickets d'alimentation enlevés par eux en plein Clermont et sauvés dans l'opération de la région de Billom par Laforge et Charly. Il y avait là de quoi alimenter jusqu'à la fin de l'hiver tous les maquis des

hautes montagnes en pain, sucre, viande, fromage, ce qui n'était pas à dédaigner, car l'abattage clandestin ou les fournitures assurées par les paysans ne suffisaient plus et le pain, en particulier, manquait.

Nos hommes avaient franchi sans dégât, à l'esbrouffe, un premier barrage vers Saint-Sauves et, voulant monter vers le maquis de Jean-Pierre, arrivaient à La Bourboule où la voiture, après un arrêt chez un ami, faisait des difficultés pour repartir.

Il faisait nuit noire. Irma « farfouillait » dans le moteur, Buron et Charly l'assistaient... Subitement, un bruit de pas s'entend, venant du boulevard. Nos gars n'ont pas le temps de prendre leurs armes qu'un groupe les entoure, dirigé par un homme à chapeau mou, imperméable, revolver au poing. Derrière lui ce sont des agents de police, eux aussi armés.

Charly qui était à quelques mètres de la voiture, dans l'ombre, a passé inaperçu aux policiers et s'est écarté, cependant que la conversation s'engage entre le commissaire de La Bourboule, car c'est lui, et nos deux hommes : « Vos papiers ? — Nous n'en avons pas, Résistance ! », dit Buron qui, ayant vu les képis des agents, pense qu'il vaut mieux ne point nier. A cette époque, il n'était pas rare que des contacts entre gendarmes ou agents et terroristes puissent se terminer ainsi... Et Buron était si confiant, si brave, que les paroles qui suivirent le convainquirent de la bonne tournure que l'affaire allait prendre : « Bon, alors, suivez-moi jusqu'au commissariat pour me confirmer vos

dièses... Nous cherchons l'auteur d'un crime découvert aujourd'hui... Puisque vous me dites être de la Résistance, je vous assure que vous n'avez rien à craindre, vous n'aurez aucun ennui... ».

Buron, la conscience tranquille, Irma, sûr de lui, suivent sans difficulté le commissaire jusqu'à son bureau... Ils en ont tant vu que cette aventure les laisse sans inquiétude, encore une bonne histoire à raconter aux copains cette nuit !

Le commissaire les laisse passer devant lui, ils pénètrent dans son bureau et, soudain, stupéfaits, s'entendent crier : « Haut les mains ! ». Trois agents et le commissaire braquent sur eux des revolvers... Impossible de bouger !

« Infâme crapule », se disent les deux amis, enrageant de s'être laissé prendre au piège...

« Pas d'histoire, je vous arrête, articule le commissaire félon, le doigt sur la gâchette ». Buron hésite... Va-t-il bondir sur cet homme qui a un tel mépris de la parole donnée... Cela lui est impossible... L'autre tirera et l'abattra avant qu'il n'ait eu le temps d'agir...

Et puis, ne va-t-il pas changer d'avis, revenir à des sentiments plus français ? Que risque-t-on ici, à plus de 50 kilomètres de Clermont... Voyons, tout va s'arranger...

Les agents, sous la menace des pistolets, ont passé les menottes à nos deux compagnons.

Le commissaire leur dit : « Je ne puis prendre sur moi de vous relâcher, vous êtes des communistes et des assassins, je vais demander des ordres par téléphone à Clermont... ».

DU TAILLIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXI

Aux mains de la Gestapo

ET une fois de plus, dans Clermont même, au mépris du danger immense couru, se retrouvaient Laurent, « descendu » de l'Allier où il avait, au lendemain des opérations de Billom, établi son quartier général, Gaspard, Dumas, Bénévol, venus de la Haute-Loire, Lucien Blanchet (Bernard) montagnard audacieux de Saint-Ours...

C'est chez l'Amiral, alias Robert Guiganton, que se rencontrèrent les camarades et qu'ils se préparèrent fébrilement à agir pour sauver Irma et Buron avant que ceux-ci ne soient pris par la Gestapo...

Les connaissances acquises par Gaspard et ses amis lors de la précédente évasion ne devaient pas leur être inutiles... mais il ne fallait pas de toute évidence, utiliser le même stratagème pour tenter le coup cette fois. Il convenait surtout d'agir très vite, car tout retard dans l'action risquait de compromettre gravement les chances de réussite.

Il avait fallu dix-sept jours pour faire évader Dumas, Buron et Zoro en octobre 1943... En douze jours, cette fois, tout était prêt... Simone Leclanché, sœur de Camille et d'Antonio, avait servi d'agent de liaison... Gaspard et Laurent n'avaient pas hésité à venir, en plein centre, à l'angle de la rue Bansac et de la place Delille, « contacter » un gardien qu'on savait achetable car il avait été utilisé lors de la première évasion comme indicateur. Cette fois, il ne se montrait guère emballé et, se disant très surveillé, se contentait de fournir le nom d'un autre

de fonctionnaires au sein des organismes créés par Vichy, c'est bien possible. Qu'on supprime les inutilités d'abord; mais qu'on permette à tous ceux qui, grâce à leur travail font tourner la machine administrative d'avoir une existence simplement décente.

Allons, Messieurs les Ministres républicains, les fonctionnaires entendent vous voir à pied d'œuvre. Ils n'auraient pas imaginé qu'il puisse y avoir une différence aussi considérable entre un ministre du premier Gouvernement de la IV^e République et le militant d'un parti ouvrier qu'il était encore la veille.

gardien susceptible d'agir moyennant une honnête rétribution. Simone joignait ce dernier, au restaurant de la police, avenue Charas et il consentait à venir, en banlieue, à Boisséjour, acceptant après quelque réticence, de tenter l'évasion et de partir lui-même avec les évadés. C'est à la Brasserie des Sports qu'un samedi, on se mit d'accord sur les moindres points de détail de l'évasion : celle-ci aurait lieu vers 5 heures du matin... Le gardien, à ce moment à la porte, téléphonerait au poste central de lui envoyer deux G.M.R. pour venir chercher deux détenus libérés... Les papiers seraient en règle, spécifiant que les deux libérés étaient autorisés à rentrer chez eux par le premier train du matin... Le gardien, lui, après les avoir conduits jusqu'aux derniers barbelés, ferait mine de leur faire causer quelques mètres encore et... il oublierait de revenir. En cas de « difficultés » au poste central au moment de la sortie, il fallait prévoir la « sécurité » de l'affaire : Laurent et Gaspard à l'angle de la place de la Poterne, et les autres jalonnant la place d'Espagne qui descend jusqu'à la place Delille, face à l'Intendance de police, seraient là, dans l'ombre, prêts à tirer et à assurer la retraite.

Un point important était de décider les deux camarades à suivre le gardien et à le suivre seuls. C'est qu'en effet, ceux-ci n'étaient pas restés inactifs : ils avaient, de l'intérieur de la prison, ébauché un plan d'évasion et fait passer à Gaspard leur projet, certes audacieux, mais qui ne semblait point réalisable sans une longue et minutieuse préparation. Or, le temps pressait surtout pour Irma et Buron... Les renseignements que l'on possédait montraient que la Gestapo allait, sans aucun doute, les interrogatoires terminés prendre « livraison » de deux détenus aussi marquants. Depuis la première évasion de Buron, le grand Camille avait un dossier vraiment trop complet pour que sa personnalité passât inaperçue... Il n'y avait plus une heure à perdre : Gaspard, par le gardien, fit dire à Irma et Buron que, quoi qu'il dut leur en coûter, il fallait qu'ils partent seuls et de suite, que les autres ne couraient point les mêmes risques immédiats qu'eux-mêmes et qu'il ne pouvait

être question de tenter un coup de main sur la prison sans préparation, ce qui n'excluait nullement la possibilité de le tenter après leur évasion...

Bref, tout était prêt... Dès la nuit même, l'on pouvait agir... Pourtant le gardien conseilla d'attendre vingt-quatre heures et de faire le « coup » dans la nuit du lundi au mardi qui lui apparaissait plus favorable. Ainsi fut donc décidé et nos amis devaient malheureusement s'en repentir comme on va le voir...

Entre temps, il faut ici ouvrir une parenthèse, l'Amiral avait été inquiété et même arrêté par la Police judiciaire. C'est qu'on avait trouvé sur Buron une lettre qui lui avait été adressée par sa fiancée « chez M. Guiganton » et certains termes de la lettre prêtant à comprendre que le dévoué Amiral était au courant de la situation de Buron. On l'avait purement et simplement « embarqué » jusqu'aux locaux de la place Michel-de-l'Hospital... Sa femme, elle aussi convoquée, l'avait défendu avec acharnement, sachant qu'il avait eu le temps de faire disparaître mitraillettes et grenades laissées par Laurent à leur maison de l'allée de l'Est, à Lachaux. Un inspecteur, Rob... qui n'avait pourtant point été en d'autres circonstances aussi favorable, fut pour nos amis d'un précieux concours, réussissant même à étouffer l'affaire et à faire relâcher l'Amiral dans les vingt-quatre heures... Qu'il est dommage que la plupart des inspecteurs qui, en certaines circonstances, ont rendu à la Résistance des services dont celle-ci doit leur être reconnaissante, aient, par ailleurs, à encourir des reproches que l'on souhaiterait injustifiés.

Les journées du dimanche et du lundi parurent longues tant on aurait voulu que soit déjà réussie l'évasion et que les deux « grands » soient à nouveau parmi les amis du corps franc... Gaspard trépiognait intérieurement, avec la sourde appréhension qui l'assailait avant chaque opération importante : on avait toujours réussi jusqu'alors, mais justement cette chance persistante n'allait-elle pas cesser ?

(A suivre.)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

Aux mains de la Gestapo

LAURENT était grave lui aussi : ces hommes qui, dans l'action, regardent froidement le danger et ne tremblent point, sont circonspects en diable avant l'action... Comment va se présenter l'affaire, les rues ne seront-elles pas barrées ou des patrouilles n'interviendront-elles pas au moment précis de la sortie... ? Mais surtout, dominant tout et dans la tête de tous nos hommes la même pensée : « Arriverons-nous assez tôt ? Irma et Buron ne sont-ils pas déjà dans les mains de la Gestapo ? »

Cinq heures du matin mardi... Doucement, au ralenti, la voiture se glisse dans les rues obscures... Voici la place Delille, la place d'Espagne... Stop ! Laurent et Gaspard, mitrailleuse en mains, chaussés d'espadrilles frôlent les hautes murailles... Voici la Poterne... Ils s'arrêtent, retenant leur souffle : en contrebas, de l'autre côté de la rue Montlosier, des G.M.R. s'interpellent devant l'intendance de police. Auraient-ils été alertés par le bruit de la voiture : mais non, tout se tait... La nuit est à nouveau silencieuse, mais reste menaçante par son silence même... Laurent et Gaspard se comprennent — sans parler — c'est l'heure : vont « Ils » apparaître, là, au coin du Commissariat central ou des cris vont-ils annoncer la bagarre et la fuite ? Le doigt sur la détente, l'œil fouillant la nuit obscure, c'est l'attente des chasseurs à l'affût, prêts à tirer non pas sur le gibier, mais sur les chiens qui le poursuivraient.

Cinq coups lents et sonores s'égrenent à la cathédrale... Quelques murmures lointains, puis, plus près, des pas... Plusieurs ? En tout cas ceux qui approchent ont de gros souliers qui résonnent lourdement sur les pavés. Leurs silhouettes confuses émergent de l'ombre : ils sont deux, deux seu-

lement... ! Gaspard et Laurent, plaqués contre le mur, écoutent, vibrants : « Aucun doute, ce sont eux, c'est bien la voix d'Irma ! Laurent module un sifflement auquel répond un autre sifflement : c'est le gardien... »

Gaspard se précipite : « Et Buron, Buron ? que s'est-il passé ? » Irma baisse la tête, les larmes aux yeux... « Le malheureux, ils l'ont livré... Ah ! les salauds ! Ils l'ont emmené cette nuit même, il y a



BURON, joyeux compagnon, trahi par d'infâmes Français...

quelques heures à peine, enchaîné au point de ne pouvoir marcher... Il m'a embrassé... Ah ! le malheureux, le malheureux ! Et Irma ne peut contenir son émotion... Laurent et Gaspard restent là, pétrifiés... C'est bien la catastrophe... Leurs appréhensions ne les avaient pas trompés... De rage et de douleur, leurs yeux s'embuent de larmes... « Ils l'ont emmené, poursuit Irma, et j'ai vu dans son regard sa décision de ne point parler, mais que va-t-il advenir de lui ? »

Et dire que ce sont des Français qui l'ont livré : le commissaire Roullin, Mayade, Millet-Baude, Artignan, voilà les valets de la Gestapo ! »

Ils sont montés dans la traction, non pas comme ils l'avaient espéré, joyeusement, avec les deux amis sauvés... Non pas... mais tristement, toute leur pensée allant vers le pauvre Buron, déjà sans doute livré aux tortures...

Dans l'ombre, des silhouettes s'estompent : Blanchet sans doute ou Fernoël qui, venus à pied pour ne pas donner l'éveil, faisaient le guet et qui, voyant filer la voiture doivent penser l'affaire pleinement réussie.

La voiture monte vers les grands bois de Lespinasse... Les compagnons extériorisent leur colère et leur haine des traîtres qui ont livré l'admirable patriote aux bourreaux allemands.

Il faut que les coupables soient ter la supplique des deux amis, est qui, pour n'avoir point voulu être punis ! Et d'abord ce commissaire le premier responsable de ce qui devait et de ce qui est arrivé... Gaspard saute de la voiture... Le corps franc est là ; les hommes sont joyeux en apercevant Irma mais ils cherchent Buron, puis remarquent les traits altérés de Gaspard et Laurent... Ils comprennent : « Ah ! les salauds, ah ! les fumiers ! » Mais Gaspard domine son émotion : « Dix volontaires, nous partons à La Bourboule ».

Un quart d'heure ne s'est pas écoulé que deux voitures démarrent dans la boue glissante de Lespinasse... Il y a là Gaspard, Laurent, Irma, Dumas, le gardien, Raimu, Tarzan, Goliath, Jean, Marcel... Le jour se lève dans les bois... Tous pensent à Camille, leur cher Buron, le « grand », si fort, si sympathique... On ne parle pas...

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

Aux mains de la Gestapo

Et c'est, après une course d'une heure à peine, à grande allure, l'arrivée à La Bourboule de l'équipe... Irma indique : « Le commissariat est là, en haut de la rue à gauche... ».

Mais un agent est sorti, descend sur l'avenue... Il ne faut pas qu'il s'échappe... Il risquerait de téléphoner. Gaspard l'appelle d'un signe... L'agent n'a pas compris à qui il avait affaire... « Monsieur ? », dit-il en s'approchant et en saluant. Gaspard a sorti son Colt bruyamment « Ne bouge plus ou tu es mort » et le laissant aux mains de Laurent, il court vers le commissariat suivi de Raimu et des autres. « Haut les mains, tout le monde », lance-t-il, en pénétrant dans le commissariat en coup de vent... Il y a bien du monde là dedans mais tant la surprise est grande, tous s'exécutent...

C'est le commissaire qui intéresse nos hommes, mais il n'est pas là... Il échappera cette fois au jugement qu'il mérite... Il est à Vichy, dit le greffier, petite larve qui n'a pas été particulièrement bienveillante lors de l'arrestation d'Irma et Buron. Laurent et Irma le corrigent quelque peu mais il est vraiment pitoyable... De dégoût, ils l'abandonnent, écroulé au pied d'un mur et tremblant comme une feuille morte...

La rentrée à Lospinasse se fait sans enthousiasme. On a bien pris un otage, la femme du commissaire qui, lui-même, doit répondre de la vie de Buron. A Darnand, à Mayade d'intervenir auprès de

Geissler, sinon les responsables paieront ! Le jour même, la femme du commissaire, aux mains du corps franc, au fond des bois, écrit à son mari, sous la dictée de Gas-



Simone LECLANCHE
déportée rapatriée, reçoit la Médaille de la Résistance des mains de Gaspard

pard, une lettre demandant la vie sauve pour Buron.

Saura-t-on un jour, lorsque Buron, dont la famille, aujourd'hui encore (1), est sans nouvelles, sera rentré ou par quelqu'autre témoin, si l'intervention de Darnand eut lieu et si ce fut pour ce motif que Camille ne fut pas aussitôt fusillé ? Depuis la libération, Mayade

a été exécuté, mais qu'est-il advenu des Roullin, Millet-Baude ?...

Buron, face à Geissler, on l'a su par ses voisins de cellule, fut magnifique de courage. Aucune torture n'eut raison de l'admirable athlète et du courageux Français. On l'avait entraîné à Vichy, car la Gestapo savait qu'à Clermont le corps franc pourrait tenter une action rendue impossible là-bas. Geissler dut s'incliner devant la grandeur de ce patriote. Il eut beau faire les pressions morales les plus directes, faire jeter en prison la sœur de Camille, Simone, venue lui apporter des provisions et qui, nouvelle victime, allait être déportée en Allemagne d'où elle est revenue après la libération, rien ne fit plier Buron...

Un mois après la mort d'Adémaï, le corps franc perdait ainsi un autre de ses plus précieux éléments, celui qui avait coûté si cher aux Boches depuis un an, avec son inséparable Irma, en faisant sauter les trains de troupe, les installations industrielles, et en participant aux coups de mains les plus audacieux.

Mais un mois à peine allait se passer que déjà, une nouvelle fois, le premier corps franc devait subir une pénible épreuve... Volvic, Lospinasse. Les S.S. et la Gestapo allaient encore faire couler le sang des nôtres.

(1) Janvier 1946.

1^{er} mars 1944... Que de deuils, que de larmes dans nos pays de cette montagne où le corps franc avait tant roulé, tant bagarré depuis une année.

La neige interdit les bois. Lespinasse est enseveli sous un blanc manteau... Trois petits gars, des tout jeunes, dorment paisiblement, sans crainte, si loin de s'attendre, par un temps pareil, à une attaque de l'ennemi. Il y a là Milamo, ce Jean Lesme robuste, compagnon d'enfance d'Adémaï, et comme lui enfant de Volvic... Et puis « Quinze Grammes », curieux petit bonhomme, haut comme trois pommes, qui n'a pas été chez le coiffeur depuis bien longtemps. Enfin Jojo Marchadier, gosse de la Roche-Blanche, venu au maquis rejoindre les aînés, ceux qu'il admire, les Dumas, Tarzan, Goliath, maquisards maintenant chevronnés.

Ils ne sont que trois, et pourtant quinze gars au moins devraient être couchés, cette nuit-là, à Lespinasse : Gaspard, Dumas, Bénévol, Fernoël, Irma, Tonio, Tarzan, Goliath, Vatel, Maurice, Abel, Paul... d'autres encore...

Mais les chemins sont bloqués par d'énormes congères, les voi-

Une coiffure nouvelle ?
Une teinte mode ?
La réalisation
d'une coiffure parfaite ?

PAUL

39, avenue
des Etats-Unis
TELEPHONE : 54-92

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXII

LA TERREUR A VOLVIC ET LA FIN DE LESPINASSE

tures n'ont pu rentrer... Et Tarzan, Goliath, Vatel sont partis la veille aux provisions et, pris par le mauvais temps, ont du coucher en route...

Ils sont trois seulement, trois gosses.

A quelques kilomètres de là, au pied des volcans, le bourg de Volvic dort, lui aussi. Sur la place, l'Hôtel Martinon : c'est l'hôtel tenu par les parents d'Abel. Celui-ci y couche cette nuit, n'ayant pu rejoindre Lespinasse avec son camion, et il y a retenu aussi trois camarades : Irma, Tonio et Maurice qui y ont rencontré Lucien Debas, responsable de la Résistance de Marsat, lui-même traqué par la Gestapo. Il y a quelques jours à peine que s'est déroulée la tragédie de Riom, terminée par l'arrestation de trois chefs valeureux : Pérol (le père de Maurice) et Virlogeux, chefs respectés de la première heure, Laborier, toujours prêt à l'action... Et quelques jours après, cela a été le commandant Madeline qui, à son tour, est tombé dans les griffes de la police allemande. Un seul en réchappera : Laborier, déporté en Allemagne et rescapé de l'enfer nazi.

Pour l'heure, nos quatre hommes, couchés côte à côte, mal éveillés encore, pensent confusément, mais avec angoisse, à ceux dont on ignore le sort : le brave Maurice à son père, Debas à son

ami Virlogeux, Laborier, au père Pérol aussi... et à Madeline...

Subitement, ils se dressent : un bruit de moteurs... On dirait des camions... Ils prêtent l'oreille ; ça passe sans s'arrêter, semble-t-il. Irma a bondi à la fenêtre et, à travers les volets clos, devine plutôt qu'il ne les voit... « Les Boches ! Habillez-vous, les gars ! »

Pourtant les véhicules ne s'arrêtent pas... C'est une colonne... Elle passe... Les derniers ronflements s'attardent dans l'aube naissante : « Pourvu que ça ne soit pas pour Lespinasse ! », jette Tonio, le front barré d'un pli soucieux... « Les copains doivent dormir tranquilles avec ce chien de temps ! »

Insouciance bien maquisarde... Le danger vient de les effleurer. Déjà ils n'y pensent plus... « Il ne faudra pas trainer par ici », dit cependant Maurice, en lançant ses chaussures... Debas, qui a fait la guerre de 1914, ne s'émeut pas. « On va changer d'air, tu as raison, ça pourrait être malsain... mais il y a bien cinq minutes !... »

Ils descendent... Abel est là, lui aussi alerté par les camions. Mme Martinon fait le café... « Allons, vous allez, avant de partir, faire un petit casse-croûte. » Nos lascars sont affamés, ils ne se font pas prier !

L'heure tourne. Il y a peut-être bien deux heures que le convoi boche a passé. Irma esuie son couteau et le plie. Ça va mieux. Il

va falloir partir ! Et soudain, un ronflement de motos, deux motos, en trombe, ont traversé le village...

« Bon dieu, les Boches qui redescendent, mais ils ne s'arrêtent pas ! », dit le père Martinon... Erreur ! les motocyclistes ont tourné plus bas et les voici devant l'hôtel, en même temps que débouche une voiture légère et des camions.

Nos amis n'ont pas eu le temps de se concerter que, violemment, la porte s'ouvre et qu'un gros type, cheveux grisonnants, tête de brute, un imperméable et chapeau mou, hurle, revolver au poing : « Haut les mains, tous, sinon... » La surprise a été complète : Abel, à trois mètres de lui, sans défense, lève les bras... Dans l'ombre, derrière lui, Irma, Tonio, Maurice hésitent... Pas longtemps : Irma, masqué par le grand Abel, a réussi à sortir son Colt... Ils sont pris, bien pris. C'est pour eux les tortures, la mort assurée, car ils sont recherchés depuis bien trop longtemps pour avoir l'espoir de s'en tirer... Il faut jouer la dernière carte. Froidement concentré, Irma crispe sa main sur la crosse de son pistolet et sous le bras levé d'Abel, ajuste celui dont on saura plus tard qu'il était l'un des chefs de la Gestapo allemande... Il vise presque posément, il tire ! Atteint en plein front, le Boche qui clamait : « Kome, Kome », tombe face contre terre dans un râle affreux.

Irma, Tonio bondissent : impossible de sortir par devant, les autres Boches vont accourir au bruit du coup de feu... Là, par derrière, la cave qu'ils connaissent bien, et la sortie sur la fausse rue qui longe le derrière de l'hôtel ! Irma entr'ouvre prudemment la lourde porte qui grince... Un regard à gauche : malédiction, un Boche est là, mitraillette en mains ! Tant pis, risquons « le paquet »... Irma et Tonio démarrent à fond... Le Boche tire, les manque... Les balles sifflent... Un virage... Ils se séparent... On les poursuit.

Ce n'est qu'au soir qu'ils se retrouveront. Gaspard et Laurent leur avaient fixé rendez-vous à huit heures, en face de l'intendance de la police, à Clermont, car l'intendant Mayade, qui avait livré Camille Leclanché à Geissler, avait des comptes à rendre. Ce fut ce soir-là d'ailleurs rendu impossible et remis à plus tard.

Et Maurice ? Et Abel, et Debas, direz-vous ?

(A suivre).

RESCAPÉ
DU CAMP D'EXTERMINATION
de GUZEN

CHARDONNET

trouve son atelier
de réparations

VENTE
DE POSTES NEUFS

48, rue Fontgrière, 48
CLERMONT Tél. : 31-31

S
F

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXII

LA TERREUR A VOLVIC ET LA FIN DE LESPINASSE

Abel et Debas n'avaient pas eu le temps matériel de s'enfuir : entraînés sur la place avec les parents d'Abel, son frère, sa jeune sœur, ils étaient massés là avec d'autres membres de la population ; le malheureux Debas, qui protestait de son innocence, était roué de coups de crosse. Le curé était lui-même arrêté, mais devait être relâché. Des scènes de brutalité, auxquelles les enfants des écoles n'échappèrent point, se déroulaient sur cette place de l'Eglise... Et puis l'hôtel Martinon était incendié par les S. S. vociférant, furieux d'avoir vu leur chef abattu.

Mais Maurice ? ? Eh bien, Maurice n'avait pu suivre Irma et Buron dans la fuite éperdue : il s'était trouvé face à face avec le Boche qui les poursuivait et, lui refermant la porte au nez, n'avait eu que la ressource de remonter quatre à quatre l'escalier et, repassant vers la cuisine, de continuer vers les étages : premier, deuxième, troisième, et voici le grenier... Que faire, les Boches vont être là et vont l'abattre ! « De telles situations donnent des ailes », raconta plus tard Maurice : un rétablissement d'une petite fenêtre sur la corniche de la toiture et notre gars se cramponne, gagne centimètre par centimètre... Le voici plaqué contre

le toit en pente, au risque d'aller se rompre les os sur la place, en bas, où les Boches s'affairaient.

Le voici accroupi, puis debout contre la cheminée... Et alors, il voit la fumée monter, les flammes crépiter et jaillir des fenêtres des étages inférieurs. L'hôtel brûle... Un fol espoir naît en lui. « Les Boches vont partir, il va échapper au feu, se sauver... ? »

Mais voilà mieux... Un avion allemand, appelé à la rescousse par radio, arrive en rasant les toits... Et ran et ran, les rafales sifflent autour de Maurice. Il se sent perdu ! Dans une maison en face, des gens de Volvic l'ont vu, ils lui font signe de s'abriter... Pourvu que les Boches d'en bas ne voient pas les signes... Et à son tour, le doigt sur la bouche, il les incite au silence. Quelques minutes d'angoisse encore et... il sera sauvé...

Les Boches maintenant s'embarquent et avec eux les prisonniers sont emmenés dans les camions. Debas, Abel et ses parents retrouveront « Quinze Grammes » et Marchadier arrêtés à Lespinnasse. Et ils apprendront la vérité : c'était bien de là-haut que les S. S. revenaient. Ils avaient surpris les trois jeunes gars au lit. Milano, mit-aillotte en mains, crânement, avait vendu chèrement sa peau. pieds nus dans la neige, et il était mort glorieusement... « Quinze

Grammes », blotti dans une caisse, avait bien manqué échapper aux investigations, mais à la dernière minute avait été découvert. Après avoir fait brûler la chaumière, la vieille maison où, un an plus tôt, commençait l'histoire du premier corps franc, les Allemands avaient emmené avec eux trois paysans dont deux, hélas ! ne devaient pas revenir, Chaput et Paquet.

Seul un fils Paquet et « Quinze Grammes » revenaient d'Allemagne après la libération. De la rafle de Volvic réchappaient, après de longs mois de déportation, Abel, sa mère, et Debas. Mais, hélas ! le père Martinon et son jeune fils devaient périr d'épuisement à leur retour.

Et si ce jour-là, à Volvic, réussissaient à s'échapper Nénot, Flambard, Paul Berre, chefs locaux de la Résistance, ces deux derniers allaient, quatre mois plus tard, tomber à leur tour sous les balles ennemies.

Volvic, bourgade martyre, Lespinnasse, hameau si durement frappé, vos noms resteront attachés à l'histoire impérissable de la Résistance française. Et aussi Les Roches, petit village au pied des Puys, où les deux frères Langlais allaient, deux jours plus tard, être tués devant leurs parents pour avoir aidé de toute leur force le corps franc.

(A suivre)

5 avril 1944... Plus d'un mois s'est écoulé depuis la double tragédie de Lespinasse et de Volvic. Un mois pendant lequel de nombreux éléments nouveaux sont venus grossir le maquis. Ceux-ci, peu à peu, se sont déplacés vers le sud ou vers le nord, mais gardent contact avec leurs chefs. Laurent et son cirque « écumant » la région montluçonnaise et campent aux confins de la Creuse. Judex est devenu le châtelain du Sailhant, près de Saint-Flour. Il a avec lui une dizaine de ceux qui, déjà baptisés « Truands », vont accomplir les prouesses les plus glorieuses, mais, hélas, subir aussi de lourdes pertes dans les derniers mois. Il y a là Spada et Danton, Victor et Judex, Mike et Milou, et aussi Ritou, qui, plus tard, subira, après la Truyère, l'amputation d'un bras, cependant que Spada et Danton tomberont en pleine bataille, l'un à Saint-Bonnet, l'autre à Pinols.

Il y a là aussi Tondeuse... C'est le pseudonyme de ce Jacques qui nous est tombé du ciel il y a un mois, dans le Cantal, du côté de Saint-Santin, où cantonnent Charly, Cheminant, Maurice, Irma et Tonio, ces trois derniers fraîchement rescapés de Volvic. Tondeuse, parachuté d'Angleterre, garçon sympathique et « gonflé », a été accueilli avec plaisir par les cinq camarades auxquels il est annoncé comme le responsable régional du sabotage, spécialité chère à Irma et Tonio.

Mais Gaspard est venu, avec Ju-

**ARTICLES
DE MENAGE
QUINCAILLERIE
ELECTRICITE
RADIO
M. COUTAREL
GRANDE RUE
PONTGIBAUD
TELEPHONE : 49
Grand assortiment
aux meilleurs prix**

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXII

LA TERREUR A VOLVIC ET LA FIN DE LESPINASSE

dex, prendre livraison de Jacques, et, à travers le Cantal, ce dernier va joindre à son tour le château du Sailhant. Pour « marquer » leur passage et souhaiter la bienvenue à Jacques, les deux amis ont, en compagnie de l'équipe Irma, grosse de Rodier, chef d'action d'Aurillac, fait sauter l'usine métallurgique de Polminhac. Tranquillement, ils ont tous couché à cinq kilomètres de là, à Yolet, de façon à voir, le lendemain, au grand jour, les dégâts imposés à cette usine, qui figure sur les listes des entreprises travaillant pour l'ennemi. On a frôlé le « pépin » avec un sacré crayon qui a mal fonctionné, mais Irma en aura tiré une expérience utile pour l'avenir. Une ligne électrique coupée un peu plus loin, histoire de ne pas perdre la main, et notre Tondeuse, adopté d'enthousiasme, fera son entrée chez les Truands.

Et les jours ont passé... Gaspard, dont le P. C. est maintenant à Lavoute-Chilhac, après avoir été à Paulhaguet, a rencontré de bons amis avec les Villejoubert, Corthial, Marius, Barthélemy, Reyne... et puis le sympathique adjudant Simon, l'un des plus agissants second du colonel Garcie.

Auprès de lui sont Dumas, à peine rétabli de ses graves blessures des Martres, et Bénévol, toujours débordant d'activité. A quelques kilomètres de là, on retrouve Rouvres (Ingrand), chef régional de la Résistance, campé avec Richard et Benoît au village du Pouget... Tout près aussi Lamy (le valeureux Lucien Jarrige de Vieille-Comte) est à Chilhac avec une dizaine de solides gaillards. En somme, le centre de l'organisation, devant l'action intensive de la Gestapo et des S. S. dans le

Puy-de-Dôme, a pivoté vers le sud, en prévision de la réalisation du plan Kœnig, dont nous aurons l'occasion de reparler.

De ce nouveau point central, Gaspard et ses compagnons rayonnent sans arrêt dans les quatre départements dont ils ont le contrôle depuis l'arrestation de Christophe. Le travail devient extrêmement pénible, car l'on est constamment à la merci d'une embuscade ennemie sur laquelle on tomberait.

Il faut rouler prudemment, l'œil constamment en éveil, regarder loin en avant sur la route. A ce jeu, les nerfs tendus se fatiguent et lorsque nos hommes rentrent, après une semaine de randonnées, ils sont véritablement épuisés.

Il n'y a d'ailleurs pas que les Allemands à redouter. L'autre nuit, dans la neige, Gaspard, seul dans sa voiture, est parti pour rejoindre à Ceyrat Dumas qui convoie un camion et a manqué de peu y rester... Ne pouvant passer comme il l'espérait par Chanonat, à cause du verglas qui fait patiner les roues, il a pris tous les risques en redescendant par La Roche-Blanche vers la nationale, d'où il espère rejoindre Aubière, Romagnat, Ceyrat.

La nuit est obscure, la neige épaisse... A 300 mètres de la nationale, il voit soudain cinq ou six lampes électriques s'éclairer, lui intimant l'ordre de s'arrêter... Route barrée! Les Boches sans doute! Va-t-il être pris? Il n'est plus qu'à cinquante mètres du barrage. Les lumières s'agitent... Gaspard connaît bien les lieux. Il y a là, à gauche, un petit chemin qui remonte à Donnezat... Un virage à angle aigu sera presque réalisable en une seule fois (les

tractions « braquent » mal!). A Dieu vat... Il faut jouer le tout pour le tout... Un coup de volant brutal, un caniveau littéralement sauté... Et le voici sur le chemin, étroit, enneigé, quasi impraticable. Pourtant, miracle, la voiture avance, tant bien que mal, lentement... Derrière, un coup de feu, puis deux, puis plusieurs. — « Les salauds, ils vont m'avoir! », pense Gaspard qui se crispe au volant, toute son attention portée sur le chemin. De temps à autre, il éteint les phares pour ne plus offrir de cible aux tireurs. Comment s'en sortirait-il, la voiture percée de balles, il ne sait. Mais pourtant, après avoir plusieurs fois songé à abandonner la voiture pour partir à travers champs, il s'en tire, encore une fois... reprend après La Roche-Blanche la route de Chanonat, étale une couverture devant les roues dans les passages trop glissants, atteint enfin Ceyrat et la maison accueillante des beaux-parents de Zoro.

Et il saura le lendemain que ce sont les gendarmes de La Roche-Blanche qui ont tiré sur lui, le prenant pour un trafiquant de vin. Beau courage en vérité! Heureusement que d'autres gendarmes, dans de semblables circonstances, surent se montrer meilleurs patriotes, et en particulier leur chef, le commandant Fontfreyde, déporté et mort en Allemagne, vrai Français et admirable patriote!

Bref... ce n'était pas tout rose, mais l'action commandait... Il fallait aller jusqu'au bout! Et puis le débarquement ne devait plus tarder, depuis qu'on l'espérait!

Et, ce 5 avril, Dumas et Gaspard, descendant de l'Allier, avaient rendez-vous dans la ban-

lieue clermontoise avec Judex et Tondeuse, l'une part, et Bénévol et Bernard (Lucien Blanchet) d'autre part. L'heure avait été fixée : onze heures du matin, et le lieu : chez Antoine, à la Brasserie des Sports, avenue de Beaumont, face au stade municipal.

Il y avait longtemps eu, dans cet établissement, ce qu'on appelait une « boîte aux lettres ». Les liaisons y étaient assurées, entre tous les groupes, comme précédemment au Roi du Pinard, chez les époux Morand. Grands patriotes, courageux à l'extrême. Rouvres avait décidé de suspendre provisoirement l'une et l'autre de ces boîtes, à la suite d'arrestations de camarades. Et depuis deux mois, il n'y avait eu, à la Brasserie des Sports, aucun stationnement, aucune missive. Nos amis prenaient contact chez l'Amiral. Robert Guiganton, soit à son magasin, rue Fontgêve, soit à son domicile des cités de Lachaux.

Tout danger apparaissait écarté maintenant, après de longues semaines de précautions, et le rendez-vous avait donc été fixé à la Brasserie, étant entendu qu'il n'y aurait point à s'y arrêter, mais à en partir très rapidement après s'être mis rapidement d'accord sur deux points : la destruction d'une grande usine clermontoise et l'évasion de la prison de Riom du petit Faimu, arrêté à Beauloup par la police judiciaire française (encore des bons amis, ces messieurs Méallet, Trotta et Cie!).

Une coiffure nouvelle ?
Une teinte mode ?
La réalisation
d'une coiffure parfaite ?

PAUL

39, avenue
des Etats-Unis
TELEPHONE : 54-92

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXI

L'affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo

Et ce 5 avril, à 10 heures du matin, arrivaient successivement à la Brasserie, à quelques minutes d'intervalle, Gaspard et Dumas, puis Bénévol et Blanchet, enfin, à 10 h. 10, Judex et Tondeuse pilotés par le truand Mike. Ce dernier rangeait sa voiture dans la petite rue qui longe le stade et y attendait là patiemment en casant une petite croûte. Cependant que Dumas avait abrité sa propre voiture derrière la Brasserie, dans la cour.

Et voilà les six compagnons examinant les derniers renseignements recueillis et se concertant sur le plan d'action proposé par Gaspard. Chacun donne son opinion... Tiens, un consommateur connu : c'est Antoine Mazuel, de passage dans le quartier, qui vient serrer la main de son frère Jean alias Judex.

On jette un coup d'œil à la carte d'état-major, on se met d'accord et, les uns après les autres, les hommes se lèvent et s'apprêtent à reprendre la route...

Deux nouveaux clients, en chapeau mou, sont entrés et consomment au comptoir. Gaspard fait un signe au patron, Antoine Lafarge, qui s'approche : « Connais-tu ces deux types-là ? », interroge Gaspard. — « Bien sûr ! ils sont de chez vous, l'un d'eux est un

agent de liaison qui est souvent venu ici. »

D'ailleurs, ils s'en vont après avoir réglé leurs consommations... Combien de minutes s'écouleront-elles avant que nos amis ne se séparent ? Peut-être cinq, peut-être dix... Les voilà qui se dirigent vers la porte... Gaspard se trouve face à face avec un restaurateur qu'il connaît, Tony Ballet, qui lui tend une main cordiale : « Bonjour, monsieur Coulaudon, comment allez-vous ? » Avant que Gaspard, un peu gêné de se voir interpellé par son véritable nom, ait eu le loisir de répondre, cinq ou six individus pénètrent en coup de vent à la suite de Tony Ballet. Celui qu'Antoine a désigné tout à l'heure comme un agent de liaison est parmi eux... Mais un gaillard à la stature imposante le précède « Vos papiers, messieurs, s'il vous plaît ? », dit-il avec un accent guttural prononcé... Gaspard veut croire une seconde à une plaisanterie montée par des amis... Mais brusquement, il comprend... Chacun des individus braque sur eux un revolver menaçant... Toutes les issues sont barrées : les portes donnant dans le couloir et dans la cuisine sont interdites. La porte principale sur l'avenue est gardée par deux hommes, dont l'un à l'extérieur. Gaspard essaie de gagner

du temps. Il exhibe une carte à peu près en règle. « Voyons, ce n'est pas sérieux, que nous voulez-vous ? Je suis le docteur B..., regardez plutôt... » Mais les yeux des hommes de la Gestapo, cruels et ironiques, prouvent que ceux-ci ne sont point dupes. Ils sont venus là en connaissance de cause, prévenus sans doute par quelqu'un et l'ex-agent de liaison félon, dont l'on saura plus tard qu'il avait été arrêté à Bordeaux quelque temps auparavant et avait voulu sauver sa tête, a dû dire de quoi il s'agissait... « Perdus, nous sommes perdus », se disent nos amis, car dans le même moment une traction familiale est venue se ranger devant la porte, prête à charger et à emmener vers le 2 bis de l'avenue de Royat les futurs suppliciés.

Gaspard a son colt à la ceinture, sous sa veste, mais l'effet de surprise a été si grand, le nombre de policiers entrant simultanément aidant, qu'il n'a pu porter la main à son arme avant d'être lui-même mis en joue... Dumas est dans le même cas et l'interroge du regard... Gaspard parcourt des yeux la salle et il pèse les risques : aucun des autres camarades n'a eu la précaution de conserver une arme. Les pistolets sont restés dans les voitures...

(A suivre)

Si l'on attaque à deux, et en raison du nombre d'adversaires, c'est le carnage dans la pièce fense aux balles boches. Et les camarades livrés sans délai est à peu près impossible de mettre la main sur la crosse du pistolet sans être abattus par l'un de ces lascars qui ne les quittent point des yeux. Le regard de Gaspard croise ceux de Bénévol et de Blanchet, tenus eux aussi en respect... Et ils se comprennent, il faut risquer le tout pour le tout, plutôt que d'être entraînés à la chambre des tortures... Gaspard et Dumas se sont déparés de telle façon que les agents de la Gestapo ont cru les avoir fouillés et semblent bien tranquilles. la

**ARTICLES
DE MENAGE
QUINCAILLERIE
ELECTRICITE
RADIO
M. COUTAREL**
GRANDE RUE
PONTGIBAUD
TELEPHONE : 43
Grand assortiment
aux meilleurs prix

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXII

L'Affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo

(suite)

fouille des quatre autres n'ayant rien donné, et pour cause...

Une brute rouquine apparaît dans l'embrasure de la porte... C'est le chauffeur de la Gestapo. « Allez, tout le monde en voiture ! », lance-t-il, l'œil méchant... Et déjà Antoine Mazuel et Tony Ballet sont embarqués.

Il n'y a plus à reculer... A droite de Gaspard qui tourne le dos à l'avenue de Beaumont, il y a une porte qui donne dans le couloir et dans l'escalier. Par là, réalise Gaspard, il y aurait moyen de s'enfuir. Mais, deux mètres devant lui, le canon menaçant d'un pistolet boche semble bien dire qu'il est inutile d'insister.

Bénévol et Blanchet ont surpris le regard de leur chef, qui, négligemment, s'est posé sur la poignée de la porte... Et comme ils connaissent l'homme, ils ont compris : c'est par là qu'ils vont ten-

ter l'échappée... Mieux vaut périr abattus sur place que de rester aux mains des Boches.

Judex, accoudé au comptoir, Tondeuse et Dumas sont trop loin de cette porte et n'ont pas suivi le manège.

Et c'est là que se décide la première phase de la bagarre... Gaspard, feignant maintenant l'indifférence, tourne le dos à son ange gardien... Il regarde vers l'avenue de Beaumont, et de ce côté, les pistolets se relèvent... Ces messieurs n'ont pas l'air confiant du tout... Alors, subitement, dans une folle détente, Gaspard pivote sur ses talons, se précipite sur la porte qui s'ouvre, attend la balle qui va l'atteindre... Mais non, le voici au bas de l'escalier et, derrière lui, Blanchet et Bénévol, encore deux nerveux, ont démarré en même temps que lui, n'ayant rien perdu de ses gestes.

Bénévol a claqué la porte au nez du lourdaud de gestapien qui, ayant mis une demi-seconde à se remettre de la surprise et pensant que le couloir donnait seulement sur l'avenue et non, par l'escalier et la cour, dans les vignes, court vers la porte principale dans le but louable d'attendre nos amis à la sortie du couloir... Pas toujours très fûtés, les Teutons !

Dumas, Tondeuse, Judex et le patron Antoine n'ont pu réagir que déjà ils ont été poussés face au mur, bras en l'air, pistolets dans le dos.

Cependant, en abordant l'escalier, Bénévol et Blanchet se sont « entravés » et sont tombés, dans leur précipitation. Mais ils ont eu le temps de se relever et s'élançant vers les vignes... Gaspard, surpris de n'être point poursuivi, les laisse passer devant lui et, pour protéger la retraite, s'efforce

d'atteindre son pistolet qui, dans le bond qu'il a fait, a glissé de sa ceinture et s'est coincé vers son genou !... Mais, derrière lui, les ennemis arrivent et, sans avoir eu le temps d'avoir récupéré l'arme, il essuie les premiers coups de feu. Ils sont à vingt mètres derrière lui et tirent, tirent.

La côte monte à pic... Gaspard s'es-ouffle... C'est idiot de se faire tuer comme un lapin... Il s'arrête et arrive enfin à atteindre son vieux Colt. Alors, il se sent sauvé... Il va pouvoir se défendre... Les autres se sont rapprochés, il court quelques mètres encore pour enlever le cran de sûreté et, subitement, se retourne et tire au jugé. Un des poursuivants fait un écart, et, tous les vingt ou trente mètres, se retourne et continue son tir d'intimidation. Les autres perdent du terrain, ils sont apparemment abasourdis d'entendre siffler des projectiles de 11,25 à leurs oreilles alors qu'ils croyaient tout leur monde désarmé. (A suivre)

**POUR VOS TRANSPORTS
ET VOS MATERIAUX
DE CONSTRUCTION**
ADRESSEZ-VOUS A
Michel COUTURIER
Gare de VIC-LE-COMTE
TELEPHONE 57

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXII

L'Affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo

(suite)

Devant, Blanchet et Bénévol s'envoient vers les coteaux. Blanchet a cru Gaspard blessé, l'a attendu, mais celui-ci lui a crié : « Sauvez-vous, et chacun d'un côté... » Car il prévoit tout à l'heure une vaste opération de police pour les rechercher. Il arrive en haut du remblai de la ligne de chemin de fer, et là, déjà dégagé, il ne peut s'empêcher de sourire : Bénévol, affublé de sa longue canadienne bleue, a roulé plutôt qu'il n'a descendu, jusqu'à la voie ferrée, et déjà il se relève et court vers la gauche... Blanchet s'écarte sur la droite en direction de Chamalières... Et Gaspard fonce donc tout droit, à pic. Les poursuivants semblent sans grand enthousiasme, et de l'autre côté de la voie, ayant remonté le remblai, Gaspard s'offre le luxe de leur adresser une dernière salve d'adieux... Quelques instants plus tard, il pénétrera (en forçant quelque peu la porte) dans une villa, dont il ressortira pour aboutir sur une rue où, reprenant son souffle, réparant le désordre de ses vêtements, il pourra passer pour un paisible promeneur... Mais des bruits de motos retentissent, il prend un sentier et arrive à son domicile de la rue Jules-Ferry, abandonné depuis un an.

Une lampe de marc... Ça vous



Antoine LAFARGE,
patron de la Brasserie,
libéré du bagne nazi.

remet des émotions... Mais il ne faut pas moisir ici, et le voilà reparti vers Aubière où, chez des amis, il pense retrouver Bénévol. Il rumine tristement... Derrière lui, pas un coup de feu n'a été tiré... Il est certain que Dumas n'a pu se servir de son arme. Hélas! pauvre Criblé, à peine remis des blessures des Martres, te voilà dans les chambres de tortures que tu redoutais tant! Et Judex, camarade de combat en Alsace en 1939-1940, tu es pris toi aussi, et ton dossier est lourd. Et ce sympathique nouveau venu de Tondeuse...

Gaspard a les larmes aux yeux, lorsque Bénévol, touffe de cheveux blonds en l'air, arrive... Il en a fait une des siennes, comme à l'habitude... Il a tenu à voir d'un peu plus près ce qui se passait après leur fuite, et, insouciant et téméraire, s'est rapproché de l'avenue de Beaumont, sa canadienne sur le bras... Et de là, il a assisté à un épisode qu'il résume, volubile : « Jamais je n'ai vu courir un gars si vite... Tous les records sont battus... Et ça sifflait derrière, je t'assure... Mais, à mon avis, il s'est échappé, notre Judex, et il n'a pu être rejoint... » Gaspard s'est dressé, n'osant croire ce que Bénévol affirme avec force...

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXII

L'Affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo

(Suite)

« Et Robert, alors ? lui qui ne peut courir avec ses éclats dans le genou, pas de doute, le pauvre Criblé y est bien resté ! Mais pourtant qu'a-t-il pu se passer pour que la fuite de Judex n'ait eu lieu qu'un quart-d'heure après la nôtre ?... »

Gaspard et Bénévol bai sent la tête, cruellement perplexes... Le temps passe... une heure peut-être... ou plus... dans l'arrière-boutique de cette épicière amie...

Des clients entrent, sortent... On les entend parler dans le magasin... La sonnerie grêle de la porte retentit une fois encore... Des voix connues... Gaspard et Bénévol l'oreille tendue, la main sur le Colt, voient s'ouvrir bruyamment la porte : Ric et Rac, deux amis clermontois, sont là, souriants, et se précipitent, la main tendue, vers nos deux hommes « Bravo, mon vieux », dit Ric à Gaspard, « c'est bien joué !... Toute la ville en parle, et nous avons eu peur pour vous, mais enfin tout va bien ! — Tu trouve ? rétorque Gaspard, mais Robert ? Le malheureux ! Il est bien mort, cette fois ! — Robert ? mais le... »

Un éclat de rire lui coupe la parole, c'est Dumas, la figure illuminée, l'œil vif, qui entre en coup de vent dans l'arrière-boutique, pistolet au poing !

Gaspard et Bénévol, médusés, se contemplent et voila nos trois gaillards se donnant l'accolade joyeusement et se démantibulant les épaules par de vigoureuses bourrades lancées avec entrain !

Ayant repris leur souffle, Bénévol et Gaspard, encore sur des charbons ardents, pres ent leur compagnon de questions... « Allons, raconte-nous ! Que s'est-il passé ? Dis vite... »

Dumas se verse une large rasade de marc du pays dans le gosier, fait claquer sa langue et ne se fait pas prier davantage :

« Rappelez-vous, les amis, que je reviens de loin et que j'ai eu une belle chance de celui-ci (il caresse la crosse de son pistolet, un magnifique Colt tout neuf). C'est Duchêne (Curabet) qui me l'a donné hier, à Ally, et je ne l'avais même pas e sayé ! Mais, pour du boulot, il a fait du beau boulot ! »

Les autres ne l'interrompent plus, tant il leur tarde de connaître la fin... Et Dumas, volubile, continue :

« Figurez-vous que, vous trois partis, et avant d'avoir pu faire un geste, nous avons été collés au mur, face à la glace, les mains en l'air, le pistolet dans le dos. Les Boches qui vous avaient poursuivis sont revenus, tout déconfits, je les observais dans la glace, ils rapportaient les deux mitraillettes qu'ils avaient découvertes dans la voiture, tous étaient furieux... Je me suis senti perdu, car devant la porte, la « Familiale » de la Gestapo portière entr'ouverte, nous attendait... Déjà Tony Ballet et le frère de Judex devaient être embarqués.

« J'avais à mes côtés Tondeuse Judex et Antoine le patron, eux au si les bras en l'air comme moi, et, aussi extraordinaire que cela

paraisse, je n'avais vraiment pas eu le temps, vous tournant le dos et surpris par votre départ subit de saisir mon Colt dissimulé sous ma veste. Je le savais au cran d'arrêt et non armé, et tenu en respect comme je l'étais, il devenait matériellement impossible d'agir. Et je me préparais au dernier acte... Les types de la Gestapo faisaient un demi-cercle derrière nous... Ils commençaient de fouiller Tondeuse... Cuit pour cuit, j'allais e sayer de dégainer mon arme et d'en descendre au moins un avant d'être moi-même abattu...

« A deux reprises, nos gardiens avaient eu un cinquième de seconde d'inattention et, par deux fois, j'avais effleuré d'un geste rapide mon arme... Une fois pour tourner la crosse plus commodément, la seconde fois pour relever le chien et enlever le cran d'arrêt.

« Et j'étais prêt maintenant, je me voyais très pâle, mai résolu à tout, dans la glace... — Rien dans les mains, rien dans les poches, disait Judex à ceux qui le fouillaient, avec un calme dont je ne suis pas sûr qu'il était bien réel !

« Ils nous avaient fait pivoter, face à eux, et je les vois encore, trois devant nous, revolver au poing, en arc de cercle, deux autres légèrement à l'écart, côté comotoir, eux aussi prêts à tirer...

« En voila un qui s'approche de moi, légèrement courbé pour me fouiller, tâtant déjà les poches supérieures de ma veste... »

(A suivre)

« Alors, il n'y avait plus à hésiter... Avant que ce salaud-là ait eu le temps de réaliser, j'avais la main sur mon Colt. Je le braquais sur lui, je tirais... presque à bout portant... Il s'est écroulé dans un râle affreux... Et instinctivement, plus vite qu'il m'est possible de vous le dire, je tire sur le deuxième qui tombe sur Tondeuse et l'entraîne dans sa chute... Le troisième a bondi en arrière vers le comptoir... Comme un automate, je tire toujours... Une troisième balle me paraît faire mouche... Et puis cette autre sur la brute rouquine qui, du comptoir, aussi pâle que moi, tire... Les balles nous sifflent de partout et... nous manquent. Je continue de tirer sur le rouquin, une, deux, trois balles. A chaque coup, il chancelle comme touché à mort, et... il ne tombe pas, semblant accroché au comptoir...

« Et puis, mes sept balles (car une manquait dans le chargeur) sont tirées. Le survivant a lui aussi, vidé son chargeur. Il me paraît en chercher un autre... Judex a disparu dans l'alcôve... Je me suis alors dirigé vers la porte par laquelle vous vous étiez échappés un moment auparavant et, quatre à quatre, j'ai filé par l'escalier. J'étais tellement secoué que j'avais un peu les jambes en flanelle mais je me suis repris, j'ai traversé un jardin et, à travers champs, par un grand détour, je suis arrivé chez Thiodat, ce brave Ric, qui m'a amené en voiture ici où j'espérais bien vous retrouver. Et voilà ! », conclut Dumas, qui termine avec un sourire en coin.

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXII

L'Affaire de la Brasserie des Sports ou échec à la Gestapo

« J'aime autant vous dire qu'il vaut mieux ne pas recommencer ça tous les jours ! »

Ric et Rac, qui s'étaient déjà fait conter l'histoire, Gaspard et Bénévol, qui n'en avaient pas perdu un mot, avaient écouté avec attention le récit du « Criblé ».

Sacré Robert, vraiment incroyable : Car, enfin, c'est la troisième fois qu'il revient de loin : pris à Issoire, évadé de la prison de Clermont dix-sept jours plus tard, au moment d'être livré à la Gestapo, ensuite sortant par miracle de l'enfer de mitraille, aux Martres-de-Veyre, ou quarante Boches s'entretenant en tirant sur lui et en tuant le pauvre Pierre le Canadien à ses côtés... Enfin, aujourd'hui, laissant sur le carreau ceux qui chantaient déjà victoire !...

« Mais Tondeuse ? reprend Gaspard... Et les patrons de la Brasserie ? Antoine et sa femme ? » C'est Ric qui répond :

« Tondeuse a dû se sauver derrière Dumas, probablement par le même chemin... Quant aux patrons, ils ont été embarqués avec les autres... La Gestapo fait des rafles dans le quartier, arrête les tramways et fouille les gens... Enfin ils ont mis le feu à la Brasserie des Sports qui flambe !... »

Les figures de nos amis se sont rembrunies. Ainsi des innocents risquent de payer pour eux et déjà les Lafarge sont séparés de leurs enfants...

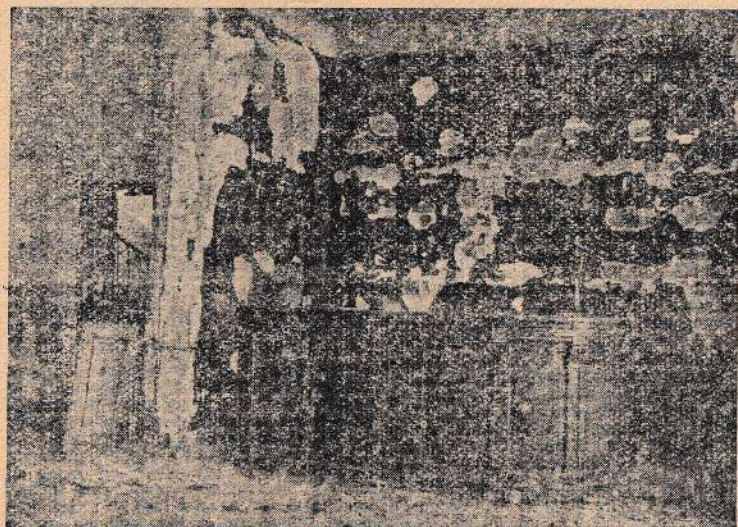
« Ils vont sans doute tous nier être au courant, dit quelqu'un, et

ils ont des chances de passer à travers... »

Ils y passèrent en effet, puisque de longs mois après la libération, ils devaient revenir, amaigris, épuisés certes, mais saufs, des camps d'horreur de l'Allemagne nazie.

Ainsi, tout le monde, sauf les gens de la Gestapo, allaient se tirer de cette souricière bien vivants, car Bénévol avait vu juste

lorsqu'il avait jugé Judex hors de danger, tant il courait vite. Celui-ci avait, en effet, profité de l'échauffourée pour bondir vers la porte... Là, le chauffeur de la « Familiale », qui accourait aux coups de feu, avait essayé de lui barrer la route, mais une vigoureuse bourrade de l'ancien boxeur avait fait trébucher le Boche et, rapide comme un éclair, Judex avait couru... Deux chargeurs avaient



La Brasserie des Sports après la fusillade.

Au fond et à droite, la porte et l'escalier par lesquels se dégagèrent successivement Gaspard, Blanchet, Bénévo, puis Dumas, après son exploit...

été vidés sur lui, mais sans l'atteindre... Par contre, une femme et un enfant qui passaient dans l'avenue de Beaumont avaient été blessés et emmenés en ambulance.

STATION
SERVICE
AGENT
OFFICIEL

PHILIPS

RUEL Jean

32, rue Saint-Gilles
LE PUY. Tél. 414



DEPANNAGES POSTES
TOUTES MARQUES

CHARDONNET

Ex-Déporté

VENTE
DE POSTES NEUFS

48, rue Fontgvière, 48
CLERMONT Tél. : 31-31

S
F

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXIII

La belle évasion de Tondeuse

Mais l'histoire de la Brasserie des Sports n'est pas terminée... Car les présomptions de Dumas et de Ric étaient fausses quant à Tondeuse : le malheureux n'avait pu se dégager de son moribond qu'à près que celui-ci eut rendu sa vilaine âme au diable... Il avait, comme Gaspard comme Dumas, gagné la porte de derrière... Mais c'est à ce moment qu'un « gestic » venant d'abandonner la poursuite de Judex et rentrant par le couloir, se trouvant face à face avec notre pauvre « parachute », lui avait logé à bout portant trois balles dans le ventre...

Et il nous faudra bien consacrer un chapitre à la manière dont Tondeuse joua le sinistre Mathieu et la Panthère, comment aussi Gaspard et Dumas récupérèrent le lendemain même, à la barbe des Boches, la traction de Judex, ses armes, son carburant et un beau lièvre ! Enfin comment Mazières et Cothial faillirent annoncer prématurément à la « veuve » du Criblé la mort de son mari...

Tondeuse est donc tombé, percé de balles, aux mains de la Gestapo. Il revolt encore le rictus de la Panthère qui, venue lui rendre visite à l'hôpital Jeanne-d'Arc avec l'infâme Mathieu, lui a jeté ces mots cruels : « Bien mal en point, sans doute mais on va te soigner ! Et puisque tu te dis trop faible pour parler, nous commencerons par te remettre sur pied... En attendant, nous verrons ! Tu te souviendras peut-être mieux, n'est-ce pas, de

tes amis Colt (1), Laurent, Dumas et autres Max (2)... A bientôt... »

Et voilà notre Tondeuse, qu'on a dû opérer d'urgence, seul sur son lit de souffrance, avec cette agréable perspective : aussitôt debout, le 2 bis de l'avenue de Royat, dont ses amis lui ont parlé... Sans doute, il a sa pilule, comme tout bon « parachuté », et il pourra en finir lorsque les tortures seront intolérables, plutôt que de parler... Enfin ! il a le tempérament philosophe, il s'agit d'abord de ne pas crever sur ce lit d'hôpital... Trois balles dans le ventre, ça vous secoue un homme.

Plusieurs jours se passent, Tondeuse est soigné merveilleusement. La Panthère et Mathieu le veulent en bon état pour prendre les autres... Tondeuse, qui a suivi en Angleterre un entraînement physique très poussé, se sent peu à peu revivre, il profite de ce que ses gardiens, le croyant incapable de bouger, le laissent quelque peu, pour se lever la nuit et faire quelques mouvements de gymnastique, un peu plus chaque jour. Seul, sans vêtements, dans une chambre du deuxième étage fermée à clef, une évasion apparaît impossible... Mais il faut se tenir prêt à toute éventualité...

Sur sa couche, ce matin, le pauvre Jacques réfléchit, concentré sur lui-même : il y a un mois qu'il a été parachuté, jour pour jour, treize jours qu'il est là, allongé... Il se sent mieux, la Panthère, dans sa dernière visite, n'a pas été dupe de ses yeux mi-clos

de son souffle à dessein accéléré...

« C'est du peu, mon petit, ça sent mauvais pour ta pomme, s'écrit-il, avec son humour de grovache toujours en verve... »

Comme pour justifier sa pensée un Allemand, en traitement dans une salle voisine, entre dans sa chambre, l'œil mauvais : « Alors, sale Franzouze, ça va mieux ? », dit-il, sardonique... Tondeuse fait signe « Non » de la tête, de l'air penché d'un monsieur qui va dépasser. « Si, si, répond le Boche, qui semble renseigné, toi changeras hospital demain !... Et il s'en va en sifflant une marche guerrière... »

Tondeuse s'est senti pâlir... Il a compris ! On va le « travailler au corps », maintenant qu'il est « retapé »...

Les minutes, les heures passent... Sa décision est prise. Cette nuit même, il faut « risquer le paquet », sinon il est « cuit ». L'obscurité se fait peu à peu et le silence règne enfin dans l'hôpital, ancien lycée de jeunes filles transformé.

Tondeuse se lève, à tâtons. Il va à la porte, essaie de tourner le loquet... Mais non, elle est bien fermée à clé... Il passe la main sur les carreaux, car le haut de la porte est vitrée, ainsi que toutes les portes de classes dans les éco-

(A Suivre)

(1) Colt, ancien pseudonyme de Gaspard.

(2) Max, ancien pseudonyme de Judex.

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXIII

La belle évasion de Tondeuse

(Suite)

Les minutes sont longues, lorsqu'on attend... Mais voilà l'homme... Il a des vêtements sur le bras. « Tiens, habille-toi, tu es de ma taille, tu peux quitter ton suaire. »

Tondeuse pense en frissonnant que le mot a bien failli être juste, et il se hâte de s'habiller.

Ils peuvent alors sortir, gagner un endroit plus écarté. Tondeuse s'est souvenu du nom de l'alizat, gare proche du château de Salliant, où Judex a logé ses Truands. Il le dit au cheminot qui plantait : « Tu as toutes les chances, il y a un train qui part dans une demi-heure, bouge pas, je vais te chercher un billet... »

Tondeuse se demande encore s'il est bien éveillé que déjà le train s'ébranle lentement, l'emportant vers le maquis, vers le Cantal... Un schupo est là, rébarbatif, sur le quai... Tondeuse ne peut s'empêcher de lui jeter un « Adieu, vieille cloche, bonjour aux amis! », dont l'autre ne semble pas comprendre tout le sel!...

« Les amis » ne durent pas être contents, une heure plus tard de voir que l'oiseau s'était envolé... L'histoire dit que la « Panthère » poussait d'horribles rugissements et que les gardiens furent sévèrement punis.

Mais Tondeuse n'en avait cure... Les gares défilaient... Arvant, changement de train.

Il connaissait bien l'itinéraire que lui avait expliqué le brave cheminot.

Et quelques heures plus tard, des coups violents et des appels joyeux retentissaient à la porte du vieux château... « Eh bien, les potes, je reviens de loin, s'exclama-t-il gaiement... Drôle de bled, votre Auvergne! Je crois qu'il va falloir me mettre au vert! Et pour commencer, filez-m'en donc un, de verre! Pour moi, ce sera un petit blanc bien sec! »

Et voilà comment la terrible équipe de la Gestapo perdit sa dernière chance de savoir quelque chose, après la cuisante déconfiture qu'elle venait d'éprouver à la Brasserie des Sports...

(3) Rue Delarbre.

Et pour en terminer avec cette histoire quelque peu rocambolesque de la Brasserie des Sports, il nous faut en conter le dernier épisode, qui n'est pas le moins piquant...

Le lendemain matin de cette aventure, Bénévol, Dumas et Gaspard se préparaient à une nouvelle « acquisition » de voiture qui leur permette de quitter ces lieux malsains pour regagner la haute montagne. Ils savaient Judex et Lucien Blanchet hors d'affaire. A peine étaient-ils inquiets pour Tondeuse, encore étaient-ils persuadés que celui-ci, ne connais-

sant pas Clermont, avait dû s'égarer en ville, car la rumeur publique ne donnait aucune victime chez les « terroristes »... après les avoir d'abord annoncés tous morts!...

Nos hommes se préparaient donc à se mettre en quête d'une confortable bagnole, lorsque Robert Guiganton, dit l'Amiral, précieux auxiliaire du corps franc, fit irruption dans leur repaire, tout essoufflé d'une rapide tournée à vélo dans le quartier de la Brasserie...

« Figurez-vous qu'à l'arrêt du tram de Beaumont, à sept ou huit cents mètres plus haut que la Brasserie, dans l'avenue même, il y a une « traction » qui paraît abandonnée, avec des mitraillettes sur la banquette arrière... Personne autour... Ça ne peut qu'appartenir à des copains qui ont dû la laisser là en panne... »

Nos gars sont debout... « Il faut y aller, déclare Gaspard d'autorité... Ce ne peut être la nôtre, prise par les Boches, mais pourquoi pas celle de Judex, si Mike, qui la conduisait, a eu le temps de filer?... — Pourvu que ça ne soit pas quelque piège, soulève Dumas qui ne se fie pas à la réputation de balourdise des Allemands...

— Allons-y toujours! », conclut Bénévol le téméraire, en passant dans sa ceinture le pistolet que Ric lui a prêté...

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXIII

La belle évasion de Tondeuse

(Suite)

Gaspard et Dumas vérifient les chargeurs de leurs « Colt » sauveurs et, par chance, l'Aubierois Maurice Bayle, alias Philippe, chef régional du parachutage, étant de passage dans sa cité natale, sa voiture emmènera nos amis vers les lieux où l'Amiral fureteur a fait sa découverte.

« A cent mètres des Tilleuls », a-t-il dit... et, après avoir prudemment fait le dernier virage, on aperçoit en effet une traction arrêtée, dans le sens de la montée, même pas rangée sur la gauche (à droite il y a le tram !). Et c'est bien la voiture de Judex !... C'est au moins surprenant qu'elle ait pu rester là d'hier midi à aujourd'hui deux heures, sans attirer l'attention de quiconque de la police ou de la Gestapo... Tiens, un « cogne » à trente mètres de là... C'est un agent de police placé sûrement là pour garder le véhicule dans l'attente de renfort... Ce n'est pas lui qui peut arrêter nos hommes... Seulement, voilà, la voiture n'est-elle pas en panne ? Il va falloir la tourner à main dans le sens de la descente... Philippe l'a frôlée en montant et on y a vu, étalé au milieu

des mitraillettes, un superbe lièvre qui fait bien sept livres !

Mike a dû l'écraser hier, en venant au rendez-vous... Beau civet en perspective, si rien n'entrave l'enlèvement du véhicule... L'agent a l'air inquiet, cependant que vire, un peu plus haut, Philippe, et que la voiture redescend lentement jusqu'à hauteur de l'auto convoitée... Les trois compagnons sautent à terre, Gaspard ouvre la malle arrière... Chic ! Un bidon de cinquante litres d'essence... Dumas vérifie le contact... Pas d'histoire avec quelque piège à tirette... On connaît la musique ! Bénévol, lui examine les façades voisines d'ou pourrait partir quelque rafale... Mais non, rien !

Allez, hop, poussons en arrière la bagnole des Truands, un coup de volant, la voilà en descente... Dumas saute au volant et passe en prise... Les autres, dans la voiture de Philippe, on pris en mains les mitraillettes récupérées... Beau travail, en vérité ! Ça y est, Dumas a démarré... Au revoir, Philippe !... Tout le monde en voiture ! Les armes et munitions retrouvées, du carburant pour rejoindre Lavoute-Chilhac, un beau lièvre pour le casse-croûte... Et tiens, jusqu'au pistolet de Judex

découvert dans la boîte à gants !

Le flic est resté médusé, sans oser intervenir, ses fesses, comme dit Prince, faisant « bravo »... et la Gestapo, après avoir perdu le gibier, se voit enlever le matériel à quelques centaines de mètres au point même où elle poursuit ses rondes avec acharnement, arrête au des gens à tort et à travers, menaçant, hurlant, pillant la Braserie...

Ce n'est que quelques jours plus tard que l'on apprendra que Mike, voyant Judex s'échapper, avait pu démarrer, qu'à Beaumont, sa voiture avait cafouillé et qu'apercevant au loin un barrage, il avait dû s'enfuir à travers les vignes sans d'ailleurs que les policiers, peu madrés, aient rien compris et aient seulement pensé à s'inquiéter du véhicule.

Seules victimes de l'affaire, le frère de Judex, Antoine Mazuel, sera relâché sans être reconnu, mais, par contre, malheureusement, Antoine et sa femme, résistants éprouvés, et Tony Ballet, malencontreusement « harponné » sans savoir même de quoi il retournait, passeront au 2 bis de l'avenue de Royat, seront frappés, torturés, déportés...

(A suivre)

DU PREMIER CORPS FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XXIII

La belle évasion de Tondeuse

(Suite)

Mais il était dit qu'aucune ombre ne subsisterait sur cette journée mémorable du 5 avril 1944.

Antoine et sa femme sont revenus et ont retrouvé leurs deux « mômes », délégués garçons onze à quatorze ans, et... Tony Ballet également !

« Chance », diront certains. Sans doute il en a fallu, mais nos compagnons n'ont-ils pas montré tous, ce jour-là, les qualités qui les rendaient supérieurs à l'ennemi : esprit de décision de Gaspard ; merveilleuse détente de Bénévol et de Lucien Blanchet, pauvre « Bernard » qui, trois mois plus tard, devait trouver la mort à Pontgibaud ; extraordinaire sang-froid et sûreté de tir de Dumas le Criblé, grand vainqueur de la Gestapo ; enfin belle démonstration athlétique par Judex, boxeur et coureur !

Le tout couronné par une évasion magistrale de Tondeuse et par la reprise « au culot » de la voiture de Judex par les trois compères Dumas, Gaspard, Bénévol, roulant la police française après avoir roulé la Gestapo !...

Bravo, les gars ! C'est avec de telles actions que miliciens francs-gardes et gestapiens sentent leur moral entamé et qu'ils commencent à penser que peut-



" ESPRIT "

le facteur du marquis de Lespinasse, combattant du Mont Mouchet

être l'heure où il faudrait rendre des comptes approchait à grands pas !

Nos amis, rentrant à Lavoûte-Chilhac, s'arrêtèrent à Paulhaguet... et l'apparition de Dumas chez les amis Villejoubert et chez

Marius médusèrent ceux-ci, comme avaient été médusés les camarades de Brioude un moment auparavant...

C'est que Judex, mi à pied, mi par le train, avait rejoint la région et, désespérant de revoir Dumas, qu'il n'avait pas vu s'enfuir, avait laissé entendre que le pauvre Robert était sans doute perdu... Consternation générale... Rouvres (Ingrand), alerté par Corthial, ne pouvait se décider à aller prévenir avec ménagement la « veuve » ! et il en fut bien inspiré, comme l'on peut penser.

Corthial remontait de Paulhaguet, à pied, poussant son vélo, comme accablé par la nouvelle qui lui parvenait, lorsqu'une voiture s'arrêta à sa hauteur... Il levait tristement les yeux sur les occupants... « Gaspard, Bénévol... » Mais, mais... il se frotte les yeux, c'est le Criblé qui « se marre » si l'encensement de la surprise du camarade...

Et un moment plus tard, un vin clair et coule joyeusement dans les verres...

« A la santé de la Gestapo ! »

Et vive la liberté et les pommes de terre frites !

Et en avant pour les actions !..

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXIV

GRAND SPORT

L'affaire de la Brasserie des Sports avait eu pour effet de déchaîner la Gestapo contre les chefs de la Résistance d'Auvergne. Pourtant, ceux-ci avaient à cœur de continuer leur action. Déjà, ils étaient en possession des fameuses phrases qui devaient annoncer le débarquement des troupes alliées. C'était donc qu'il était imminent et il n'y avait plus une seconde à perdre.

Le corps franc de Laurent, le « Cirque » était installé à Champereux, près d'Ayat, et, de là, rayonnait jusque dans l'Allier, rassemblant le plus précieux matériel pour les maquisards, dont le nombre s'accroissait chaque jour.

Laurent était toujours prêt, comme deux ans plus tôt, à partir avec son équipe dans les plus folles équipées, galvanisant ses jeunes gars par un sang-froid et un calme extraordinaires. Il n'était point rare de le voir aller prendre livraison d'un parachutage d'armes tombé à Cosne-d'Allier sous le contrôle de l'ami Villeche non, pour le transporter jusqu'à Pontgibaud ou Issoire. Ou encore d'aller au sud de Langeac, ou encore à Laboue près de Lavoûte-Chilhac, chercher des fusils-mitrailleurs ou des mitraillettes fournies par le colonel Garde et ses seconds, les Simon, Honoré Lamolette, Henry, et les ramener à Lespinaisse.

Que de kilomètres ainsi parcou-

rus... que d'accrochages aussi avec les « autres »...

Quelques anecdotes méritent d'être contées.

Un parachutage original fut bien celui de Champereux, une nuit d'avril. Jugez-en plutôt : Laurent, Gaspard et Léger rentrent tranquillement au P.C., vers minuit. Point de lumière : Marcel, Patachou, Raoul, Germain et les autres sont en expédition à Montluçon. On va, en les attendant, faire une « soupe » et la manger avec appétit, car on est exténué.

Mais voilà qu'un bruit de moteur retentit dans le ciel.

— Un zinc qui a l'air de s'être perdu, diagnostique Laurent qui a l'oreille sûre.

En effet, l'avion tourne en rond au-dessus de la vallée sombre.

— Ce doit être pour Paul Roche ou pour quelqu'autre qui n'a pas écouté la phrase à la radio et qui n'est pas en place sur le terrain. Émet Gaspard.

Laurent, qui allume le feu lance :

— Ils mériteraient qu'on leur le prenne ici, et je parie que ça soulagerait bien le pilote.

En effet, ce dernier use son carburant et risque la panne sèche au retour vers l'Angleterre.

Nos trois hommes se lancent un regard amusé :

— On y va ? — Chiche !

Laurent bondit dehors :

— Vite, le triangle, tenez, voilà du plastic, mettez les cartouches debout, elles brûlent longtemps..

Gaspard et Léger se hâtent. Il n'y a pas cinq minutes qu'ils sont arrivés et déjà, dans la nuit noire, le plastic flambe joyeusement.

Une fois de plus, l'avion revient vers eux. Il a vu, enfin leurs signaux. Laurent, avec sa lampe-torche, « fait » une lettre au hasard, en morse. L'avion s'éloigne et va virer là-bas, au-dessus de la vallée. Le bruit de son moteur s'atténue puis, peu à peu, revient...

Le voilà ! A moins de 150 mètres, cette fois ! Il pique sur le triangle lumineux.

— Il va « larguer », exulte Léger.

Et il largue, en effet, onze lourds « containers » qui s'abattent sur le terrain dans un bruit de soie froissée et de ferraille entrechoquée. Nos trois hommes ne sentent plus leur fatigue !

Et lorsque rentrent les équipiers du Cirque, eux-mêmes lestés de matériel de choix, ils n'en croient pas leurs yeux :

— Ça alors. c'est du boulot !

Gaspard, Laurent, Léger, ne sont pas les moins satisfaits, tant l'opération a été vite réussie, dans un pré tout petit, sans accroc, proprement, ni beaucoup de peine !

.....

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXIV

GRAND SPORT

(Suite)

C'était mal connaître nos hommes que de penser qu'après l'algarrade de la Brasserie des Sports, ils rentreraient dans leurs coquilles pour n'en plus sortir.

Quinze jours ne s'étaient point écoulés que Gaspard, Laurent et Dumas, dont les aventures, loin d'émousser le moral, n'avaient fait que le fortifier en leur faisant prendre pleine conscience de leurs moyens, avaient à prendre un contact, à Clermont même, en vue de l'évasion du petit Raimu, arrêté à La Courteix par la police de Darnand. Cette fois, cependant, chacun avait son arme bien en mains et Dumas, installé à l'arrière de la traction, caressait avec amour la crosse d'un fusil-mitrailleur anglais. L'expérience récente avait prouvé qu'il ne fallait point trop flâner les mains vides.

D'ailleurs, il n'y avait point à s'arrêter en ville plus de quelques secondes, à la « boîte » que constituait depuis l'origine de la Résistance le « Roi du Pinard », place Gambetta. Brave Mme Morand, on ne dira jamais assez le courage tranquille de cette femme qui, avec son mari, assura la liaison des éléments dirigeants de la Résistance en Auvergne pendant plus de deux ans. Quel miracle qu'ils n'aient point été arrêtés, ces époux Morand qui, en plein centre de Clermont, n'hésiterent point à « servir », avec simplicité, sans

bruit, et les derniers mois sous la menace d'un contrôle quasi-permanent de Mathieu et de la Gestapo.

Le « Roi du Pinard » est à l'angle de la rue Ramond et du boulevard Pasteur, bien placé pour quelqu'un qui désirerait surveiller ce carrefour animé de la ville. C'est là donc que ce jour, Gaspard devait retirer une lettre lui fixant un rendez-vous ferme dans la banlieue de Montluçon.

La traction s'arrête à quelques dizaines de mètres de l'établissement. Il se hâte jusqu'au comptoir.

Mme Morand lui sert rapidement le « petit vin blanc » habituel et, lui tendant sa monnaie, lui glisse une enveloppe pliée en quatre... Voilà qui est bien !... « Au revoir, madame, et merci... »

Gaspard a repris sa place au volant et embraye. Rue Bonhabaud, rue bien connue de lui puisqu'il y habite en temps normal. On coupe la rue Eugène-Gilbert, puis l'avenue Julien. Dumas se retourne. « Dis donc, on dirait qu'on est suivis ! dit-il. Il y a une bagnole qui ne nous lâche pas... »

Laurent, à son tour, lance un regard à l'arrière, mais, tout d'abord ne s'inquiète pas : « Penses-tu, c'est une 402 au gaz de vile ! Les petits copains ne roulent pas avec ça. »

« On va bien voir, d'ailleurs », ponctue Gaspard en appuyant sur

le champignon... Ils sont maintenant rue Haute-Saint-André, dépassent la rue Saint-Dominique... C'est là que le gars Fernoël « descendu » deux chefs de la Gestapo. Belles pièces au tableau du corps franc !

Dumas n'est point convaincu par les paroles rassurantes de Laurent. Il a encore sur le cœur la petite affaire de la Brasserie... « Chat échaudé craint l'eau froide. » Il se retourne et, en même temps que lui, Laurent qui, soudain, comprend : « Il a raison, bon dieu, appuie à fond, la bagnole marche sûrement à l'essence, sinon elle ne te suivrait pas à soixante-dix... La bouteille à gaz est là pour la frime... Fonce ! » Et il complète, après un dernier coup d'œil : « Et il y a du monde ! Avec des drôles de gueules... Pas de doute, c'est bien nos clients habituels... »

Dumas a en mains le fusil-mitrailleur. Gaspard, qui aime le sport, mais qui n'apprécie guère cette position de gibier pourchassé, donne à fond et, désireux d'avoir confirmation de la poursuite, vire brutalement à droite, à soixante-quinze à l'heure en face de la Maison du Peuple. La voiture reprend à merveille et fonce vers l'Hôpital Général... Gaspard questionne : « Semés, les oiseaux ? », tant la manœuvre lui a semblé magistralement réussie...

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne

Chapitre XXIV

GRAND SPORT

(Suite)

Et voici la route goudronnée. Ça, c'est plus grave. Aura-t-on suffisamment d'avance, grâce à cette montée infernale, pour gagner les premiers chemins de traverse ? La voiture n'a aucune défaillance, et elle monte vers Durtol à quatre-vingt-dix. Laurent et Dumas observent, très sûrs d'eux, car l'effet de surprise disparu, le proverbe qui dit qu'un homme averti en vaut deux n'a jamais été aussi exact !

Il va sans doute falloir s'expliquer tout à l'heure ! Gaspard se contente de tirer le maximum de la « trottinette » et ça ne va pas mal du tout.

Dans les lacets au-dessus du pont, on voit clair : la 402 a plus de deux cent cinquante mètres « dans la vue ». Si l'on maintient cette avance jusqu'au haut de la côte, on pourra se dégager par le chemin de Nohanent, pense Gaspard... Et il appuie... Voici la dernière ligne droite. Elle n'est pas encore terminée que Laurent annonce : « Les voilà ! »... Ils n'ont plus que cent cinquante à deux cents mètres de retard, mais le virage est là. Le cimetière de Durtol apparaît, le chemin creux aussi...

Et Gaspard, dans un dernier sursaut de sa machine, précipite celle-ci dans le chemin, fait trente mètres, la stoppe derrière le mur du cimetière.

Tous trois ont sauté à terre, armés en mains : un fusil-mitrail-

leur, deux mitraillettes. Attention !

Mais, avant qu'ils n'aient eu le temps de faire un geste, un bolide a passé par la nationale, bourré de huit ou neuf énergumènes semblant armés jusqu'aux dents qui ne peuvent avoir vu nos amis...



Le téméraire PATACHOU
jeune héros du premier corps franc.

Ceux-ci ne peuvent s'empêcher de « rigoler » : après le tragique cette course de la Gestapo (car c'était bien elle) derrière une voiture fantôme, était vraiment cocasse. Mais il ne faut pas perdre de temps : pour ne pas avoir à se détourner trop de la route de Montluçon et puisqu'on ne peut

retourner vers Clermont, probablement en alerte, fonçons sur Nohanent, on doit arriver avant les poursuivants très nettement, car ce chemin creux « raccourcit » de quinze cents mètres au moins...

Les voici repartis, Nohanent est traversé en trombe, et puis Sayat, Volvic, Pauniat, Manzat... Adieu les méchants gestapiens, et au plaisir de ne pas vous revoir !

De braves gens de Nohanent, interpellés quelques secondes plus tard par les Boches qui sentent la piste perdue, renforceront l'opinion de ceux-ci par leurs affirmations. Ils ont compris le drame qui s'est joué en voyant traverser en trombe cette voiture débouchant du chemin et par l'apparition presque simultanée de la 402 et des poursuivants qui fulminent et dont l'accent guttural ne laisse aucun doute. — « Ils n'ont rien vu ! »

Merci à eux ! Tous les Français n'étaient point des traitres !

Les trois vieux routiers du Maquis d'Auvergne, une fois de plus, avaient échappé aux hommes de Gessler...

« Insaisissables ! », dira celui-ci à l'un de ses confidentes... cependant que Schmidt, jugé après la libération, dira de son côté : « Ils avaient la chance pour eux, mais ils savaient l'aider, car ils étaient gonflés ! »

Pas de plus bel hommage pour eux que celui rendu par leurs ennemis jurés.

(A suivre)

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS FRANÇ D'Auvergne

Chapitre XXIV

GRAND SPORT

(Suite)

Et ses compagnons, fixés cette fois, ne peuvent que lui répondre : « Ça suit ! Attention à la bagarre... Ils rattrapent ! » Gaspard se sent pâlir... Il a fait le maximum ! Cette « traction » marche « au poil ». S'il ne sème pas les autres dans les petites rues, c'en est fait, car en ligne droite, une 402 triomphera à coup sûr !

Il reste froid, attentionné aux moindres détails, il ne s'agit pas de « s'encadrer » dans un mur. Deux coups de volant violents... Les pneus chantent... Il se rétablit de justesse devant la fontaine, face à l'hôpital. Finies les petites rues, voici la rue Fontgèze... et, crispé au volant, il appuie désespérément.

Dumas, calme, derrière, précise : « Ils sont là ! Et ils gagnent toujours ! »

Le compteur dépasse le 110 à la hauteur de chez l'Amiral. « Jamais une voiture n'a si bien marché », pense confusément Gaspard, cependant que Laurent et Dumas annoncent les positions : « Cinquante mètres, quarante mètres trente mètres. »

« Je casse la vitre et je tire ? » propose Dumas...

Gaspard n'a pas le temps de répondre que la situation s'aggrave encore. Il a abordé la dernière ligne droite, à hauteur du café de Fiet, camarade déporté, et voilà que, au bout de cette ligne, en

bas de la côte de la Baraque, un barrage lui est apparu...

Ou plutôt ce qu'il a pris pour un barrage, tant la rue est obstruée. Il n'est pas question de freiner et, approchant, il comprend :



Jean TAVERT

téméraire et fougueux

donna maintes preuves de sa valeur

c'est un accident qui s'est produit entre deux voitures... il y a près de deux cents personnes... les agents font signe de ralentir... ils sifflent...

Pas d'histoire ! Gaspard a vu un « trou », à droite, entre le rond-point et la pharmacie du sinistre Vernière. Il sent derrière lui la 402 qui va le rejoindre. Laurent prêt à tirer et... brusquement, dans une manœuvre acrobatique, à plus de cent à l'heure, il « crochète » un cycliste qui en a le souffle coupé et, sur moins de trois mètres de largeur, rétablit la voiture dans la petite rue qui monte vers l'hôpital Saint-Gabriel.

Cette fois, le coup est bien joué : la 402 se bloque une seconde pour ne pas écraser le cycliste et, dans le temps où celui-ci, éberlué, se gare, elle a pris 50 mètres de retard. Gaspard, un peu plus haut, choisit le plus étroit chemin, soulevant, à 80, un nuage de poussière qui forme écran devant les poursuivants. Laurent n'a pu tirer en raison de la foule et, maintenant encore, temporise : d'abord, il ne voit plus rien ; ensuite, on croise des gens, des enfants qui échappent de justesse à l'écrasement.

On saura plus tard, par des témoins oculaires, que les autres n'ont point eu les mêmes scrupules et qu'ils ont vidé leurs chargeurs au jugé... Mais la poussière leur a interdit de viser, et nos trois amis n'ont rien entendu dans le vrombissement éperdu de leur moteur. Aucune balle ne les a touchés !

(A suivre)

Ademai



Louis CORNUEJOULS



Paul BERRE

misères du pays, acceptaient sans



Jean LESME



Joseph MACHADO

masse des volontaires de la libération !

Notre cœur battait bien fort, nos yeux s'emplissaient de larmes lorsque, au Mont-Mouchet, là-haut, dans la Margeride, montaient vers nous, ensemble, jeunes et vieux, sexagénaires et gamins, « La Marseillaise » aux lèvres, les drapeaux tricolores claquant gaiement au vent...

Vous, les vieux : Léo Malfrey et Fernand Lafave, vous avez mêlé votre sang à celui des jeunes, comme le petit Jacques Fosse, du Malzieu, tombé à 17 ans sous les balles allemandes, à celui d'une femme sublime comme Anne-Marie Menut, blessée à La Truyère, l'arme à la main pour défendre ses blessés, avant d'être emmenée, torturée, achevée par les Vernières et les Sautarel.



Anne-Marie MENUT

Colonel GASPARD



Charles BOYER



Jean MAUPOINT

Commandant MADELINE



Le Truand DANTON



Armand MERLE